

Daniel Allezina

En route pour Tombouctou

Pierre Louis Bouchand

de Saint-Georges-en-Couzan

Un Forézien dans les sables du Sahara

Cahiers de Village de Forez

2017

*À Georges Nsafu Nsafu,
prêtre de République démocratique du Congo,
venu servir en Europe en réponse
à la première annonce de la Foi
faite par les missionnaires partis de chez nous.*

Daniel Allezina

*L'autre est une vérité
qui me manque...*

(citation libre de Pierre Claverie)

Ouverture

Nous sommes à Montbrison, sur un plateau d'échafaudage. Les maçons de l'entreprise Dubost s'activent. Ils jettent le ciment frais sur un mur de la chapelle du collège Victor-de-Laprade. Nous sommes en septembre 1932. La Chapelle est en pleine rénovation, elle n'avait pas été rafraîchie depuis des lustres. Les élèves sont en vacances ! Le supérieur de l'établissement, monsieur Percher, un Montbrisonnais, a décidé d'offrir une fresque aux regards des élèves en prière. Une blouse blanche protège la soutane blanche du peintre en activité, c'est aussi un Montbrisonnais, le frère Marie-Alain Couturier. Il est frère prêcheur dominicain, spécialiste de l'art sacré. Il tient en main le portrait d'un ancien élève, Pierre Louis Bouchand. C'est une figure modèle pour les élèves qui viennent se recueillir. À 27 ans, ce Forézien a été massacré dans les sables du désert saharien, c'était en 1876. Le peintre n'a qu'une vignette de presse pour esquisser le visage du missionnaire. Mais l'artiste revit sa propre expérience, il a vécu la même aventure, il a quitté la vallée du Vizézy pour se donner à la Mission. Le peintre ne s'attarde pas, il faut faire vite quand on trace une fresque ; une fois jeté, l'enduit sèche bien vite. Au fond de lui-même, le peintre revit à plein le parcours du Forézien. Il pense déjà aux autres silhouettes qui vont garnir la galerie de témoins, sur le mur de la chapelle. En dix heures, la fresque est réalisée ; le peintre et le supérieur sont satisfaits.

Depuis 1932, la fresque n'a pris aucune ride, mais le missionnaire forézien est un peu oublié, excepté dans sa famille et dans sa commune natale de Saint-Georges-en-Couzan. Nous allons le sortir de la poussière des sables pour le faire connaître aujourd'hui. Simplement, nous nous demandons comment ce jeune de nos montagnes a pu connaître une destinée remarquable, destinée qui rejoint les tragiques réalités de nos jours.

Mes remerciements vont à tous ceux qui ont permis de réaliser cette mise à jour : la famille qui a encore des documents ¹, la commune de Saint-Georges dans ses relevés du conseil municipal et des actes officiels, les Pères blancs dans leurs archives de Rome et de Paris, et d'autres, parmi lesquels M. Stéphane Prajalas qui s'est penché souvent sur l'histoire de la commune de Saint-Georges-en-Couzan, les employés des archives départementales...

¹ Un recueil, sans titre, est paru en 1998 qui contient de nombreux renseignements utilisés.

L'héritier

Village au fond de la vallée

Il y a des millénaires, le pays de Saint-Georges-en-Couzan a été modelé par la rivière Lignon. C'est d'abord un ruisseau qui naît au pied des monts de Pierre-sur-Haute (altitude : 1652). Sur la haute vallée, c'est un torrent assez impétueux. Il serpente au milieu des rochers, refuge de beaux poissons : truites, saumons. Au sortir des forêts, la rivière a façonné les versants du paysage. Les agriculteurs ont pu cultiver ces terrains bosselés. Le cours d'eau reste tortueux et tumultueux.

Entre le pont du diable et les rochers de Saint-Martin

Le village de Vaux est à cheval sur la rivière. Un pont très ancien (xvi^e siècle) réunit les deux flancs du hameau. L'écrivain local, Honoré d'Urfé, dans son roman-fleuve l'Astrée, décrira abondamment la rivière. Mais les scènes galantes de son œuvre seront situées dans la plaine du Forez. La rivière recevra les confidences de ses héros. Dans son cours supérieur, le cours d'eau sera plutôt un stimulant, il forgera les caractères, il fera des travailleurs besogneux. Depuis des siècles, une population laborieuse est accrochée à ces lieux. Pendant des générations on a pu vivre en autarcie. L'eau du Lignon fournira la force motrice pour le moulin ancestral blotti près du pont.

Le village de Vaux a une longue histoire. C'est dans les vieux papiers qu'on trouve des traces de son existence. Déjà en 1284 un acte notarié signale l'existence du hameau. Le nom de Vaux signifie : « vallée ». Pour sa part, la cité de Saint-Georges-en-Couzan est mentionnée au xi^e siècle. Les habitants s'étaient confiés à la protection de saint Georges terrassant le dragon. Couzan désigne la famille du seigneur protecteur. On peut aussi trouver un reste de l'ancien nom donné au Lignon dans sa partie supérieure.

Comment se fait-il que ce lopin de terre ait pu produire un jeune homme au caractère bien trempé, capable de partir à la conquête spirituelle sur une terre étrangère ?

La famille Bouchand est enracinée au village de Vaux depuis des générations. Sur le nom de Bouchand on peut trouver un sens : bosquet ou petit bois. Le paysage ne contredit pas cette signification. Il faut remonter au xvii^e siècle pour trouver mention d'une présence de la famille Bouchand à Vaux. L'ancêtre se nommait Anthoine. En août 1687, le notaire M^e Desmier est venu de Sauvain, village voisin, pour établir une convention². Les habitants du hameau ont voulu prévenir toute dispute pour l'utilisation de l'eau du Lignon. Alors, devant notaire, ils ont attribué à chacun des crèneaux d'utilisation. Dans cet acte officiel, on retrouve des noms de famille de la région : Devaux, Chassain, Plumet, Patural et Bouchand. Ces noms sont encore portés. Ces agriculteurs se sont mis d'accord pour une bonne utilisation de cette ressource naturelle. Après la fonte des neiges, la chaleur de l'été devait renforcer le débit de la rivière.

Pour compléter le tableau, il faut souligner que la commune de Saint-Georges est située à 793 mètres d'altitude. Les parties hautes de la commune sont à plus de 1 000 mètres. Le hameau de Vaux est plus bas, à près de 600 mètres. Le climat est plutôt rude l'hiver, surtout à l'époque des événements de la fin du xix^e siècle. De nos jours, le réchauffement climatique a tempéré le froid de l'hiver. Une autre commune est au-dessus de Saint-Georges, il s'agit de Chalmazel. Depuis des décennies une station de ski accueille les amateurs de glisse. Mais il arrive que certaines années, c'est la neige qui manque. La population de Saint-Georges est nombreuse en 1846 : il y a 1 082 habitants. Le hameau de Vaux comptait 55 habitants, provenant de 9 foyers établis dans 9 maisons assez regroupées. En 2015, ils ne sont plus que 423 résidents dispersés dans toute la commune.

C'est une population rurale, on y produit le lait collecté dans les laiteries pour la fabrication du fromage local : la fourme. C'est aussi une zone de polyculture. Les forêts donnent du travail aux scieries artisanales. L'exode rural a commencé à la fin du xix^e siècle.

² Voir : *Village de Forez*, numéro spécial sur Saint-Georges en Couzan, par Stéphane Prajalas, 2001.

Saint-Georges loin du diable !

Le village de Saint-Georges-en-Couzan est donc traversé par la rivière le Lignon. Le cours d'eau est loin du centre de la commune ; il croise d'abord le pont du Diable. Dans sa course, il entraîne toutes les légendes possibles. Qui a bien pu passer un pacte avec le diable ? Ce qui est sûr, c'est que depuis le XI^e siècle, la paroisse est placée sous le patronage de l'archange qui a terrassé le dragon. Le hameau est à mi-distance entre ce pont du Diable et la fontaine de saint Martin. Tous ces noms reflètent les croyances antiques. Malgré les conditions de vie difficiles, la foi a été bien ancrée sur ces terres. On peut suivre la vie de l'Église à travers les comptes rendus des visites de l'archevêque de Lyon. Il lui arrivait de quitter Lyon pour aller à la rencontre des paroisses de son immense diocèse. Avec toute une suite, il s'installait dans la paroisse de l'archiprêtre, c'était le cas de Saint-Georges. Le prélat envoyait ses délégués. Ils visitaient les paroisses, contrôlaient la conduite des prêtres, remettaient de l'ordre s'il y en avait besoin. L'archevêque donnait le sacrement de confirmation, aux adultes et aux enfants. En conclusion, la foi était bien accrochée dans ces montagnes où la vie était rude. La perspective du bonheur éternel motivait cette population laborieuse. En 1851, le curé se nommait Jean-Baptiste Montet, nous en reparlerons ³. Il avait sous sa coupe un vicaire... Ce curé a exercé pendant de longues années. L'archevêque avait dû l'oublier, le palais épiscopal était à Lyon, en bord de Saône, loin des coteaux de Couzan. Dans le bourg, la communauté des religieuses Saint-Charles complétait le personnel religieux.

Depuis 1664, on est sûr que la famille Bouchand réside à Vaux ; on n'a pas de document sur la période précédente. Le premier couple connu est celui de Pierre. Il était né en 1664. Il prit femme en la personne de Claudine Laurent. Il s'éteignit à l'âge de 89 ans. Un autre Pierre lui succéda. Né en 1718, il épousa Marguerite Derory, le 24 novembre 1739. Il mourut à l'âge de 74 ans. Lui succéda Noël, né le 25 décembre 1740. Claudine Michel fut son épouse. Il décéda âgé de 64 ans. Un autre Pierre prit la suite. Il était né en 1777, marié à Marie Laurendon. Il meurt à 59 ans. C'est lui qui fit construire la maison familiale qui tient toujours. On ne sait pas si elle a remplacé une bâtisse antécédente.



La maison

Le chemin descend du bourg de Saint-Georges ; il est aussi tortueux que le cours du Lignon. Après avoir traversé la forêt de chênes, il domine le hameau de Vaux. On passe les champs et les prairies et l'on arrive à la maison Bouchand. Pierre l'a fait construire. Un linteau gravé porte la date de 1800, avec les lettres *NB*. Le maître de maison avait peut-être le prénom plus usuel de Noël ? La construction surplombe la rivière. Le bâtiment central est adossé à la côte. Un jardin borde la rivière et de là un mur de pierre s'élève jusqu'à la cour de ferme. On est tout près du pont qui enjambe la rivière, ce pont daterait du XVI^e siècle.

Sur l'autre rive, des maisons sont agglutinées autour du chemin. Il y a le moulin qui utilise l'eau vagabonde. Au cadastre, la propriété porte le n° 1 241. Le corps de bâtiment est construit en belles pierres. Au seuil du rez-de-chaussée, contre le rocher, un puits donne de l'eau pour la cuisine et la boisson. Dans la cour, un autre puits est creusé, son eau sert à la provision des bêtes et des lessives. La grande lessive (la *beuille*, en patois) se fait sur la berge de la rivière

La maison et la famille au fil des saisons.

La rivière coule au creux des terres qui forment un berceau. La maison familiale est plantée en pleine campagne. Chaque saison modifie le cadre de vie. Au printemps, la nature n'est pas pressée de s'ouvrir aux généreux rayons du soleil. La proximité des sommets neigeux retarde l'éclosion des fleurs des champs. Les

³ Voir : *Annuaire du Diocèse de Lyon*, année 1851.

narcisses tapissent les prés. L'aube est plus matinale, les hommes de la maison se lèvent prestement. La maisonnée est vite debout. La salle commune se remplit et se vide de ceux qui vont aux champs, les enfants se rendent aux écoles quand ils ne sont pas pensionnaires. Les ouvriers rejoignent les différentes terres. Les actes passés près du notaire ⁴ nous indiquent les propriétés de la famille. Il y a au moins 6 terres : le pré du Bost, sous le Chirat entre Vaux et le Mazet. Une autre terre à Vérhière du Bost, la Cartonna de Gouvernay. Une autre au Treyve. On note un autre terrain à la Lille du Vernay, enfin le Sagnat d'en-haut. Il est difficile d'apprécier le rapport de ces terrains favorables aux céréales et à la culture des pommes de terre. On ne connaît pas les terres louées à des propriétaires. Quand tout le monde est à l'ouvrage, les femmes mettent au propre les chambres à l'étage. C'est le temps de préparer les repas. Les neiges des sommets commencent à fondre, le débit du Lignon grossit. Une grande lessive se prépare au lavoir de pierre sur la rive. Les draps de lin ont bouilli dans la grande lessiveuse ; la cendre de bois les a blanchis et purifiés. On rince dans l'eau courante glacée. C'est vite le temps du carême. La prière du soir est fervente quand toute la famille est réunie. La Pâque donne l'occasion d'un repas plus festif : on tue l'agneau pascal.

L'été est vite là, période des grands travaux de la campagne ! Pour lever les foins, il faut être nombreux. Le chef de famille embauche des ouvriers à la *loue*. Le soleil n'est pas encore levé et déjà les hommes se préparent. À 8 heures, on leur porte le petit déjeuner dans les champs où ils ont commencé le fauchage. En juillet, il faudra faire la moisson, lier les gerbes et dresser le gerbier. Plus tard, on rentrera la récolte et sur le plancher de la grange on battra le blé au fléau. Il y aura bien quelque fête pour rassembler la famille. Au dernier jour de la moisson, un joyeux repas conclura cette saison quand elle s'est bien passée, sans trop d'orage, ni de grêle... Les chanteurs participeront avec des chants traditionnels. Puis, l'automne arrive. Le soir, la fraîcheur tombe vite. La nature commence à se dépouiller. La vallée est tapissée de la mosaïque des teintes des feuilles jaunies. C'est aussi le temps des vendanges : il faut descendre à Champdieu et à Boën pour la cueillette des grappes. Certains hommes restent dans la *loge* qui sert de cuvage pour la vinification d'un vin souvent qualifié de « piquette ». Vient le temps des dernières récoltes : pommes et noix. Les châtaignes demandent des précautions. Les bogues sont piquantes, on se sert de pinces pour les cueillir. Les labours se font au pas lent des bœufs liés au timon de la charrue. À la cuisine, on prépare les réserves de confitures. Après la soupe du soir, on profite d'une veillée plus longue. Les conversations accompagnent le triage des noix, avant de porter les cerneaux au moulin pour en extraire l'huile de noix, excellente pour la santé. On dégage les châtaignes de leurs carapaces. On commence à en faire griller quelques-unes dans une poêle percée, la bonne odeur du grillé remplit la cuisine. Le chanvre récolté en tige est préparé pour en tirer des mèches qui seront filées. C'est un dur et long travail.

Entre le diable et saint Martin, le choix est fait depuis des générations

La famille Bouchand a porté son choix sur saint Martin et la foi qu'il a répandue en Gaule. Pierre Louis a baigné dans cette ambiance, comme beaucoup de villageois de cette commune rurale des monts du Forez.

Le couple qui a donné le jour à Pierre Louis...

Nous sommes en l'an 1829, au mois de janvier. À la mairie de Saint-Georges-en-Couzan, le maire, Jean-Baptiste Grange a été sollicité pour un prochain mariage. Noël Pierre Bouchand, de Vaux, a projeté d'épouser Jeanne Marie Gorand, du hameau de Cruzolles. Les publications de mariage sont épinglées au panneau municipal. De son côté, à la paroisse, le curé Fenon s'active pour les formalités administratives. Le futur est majeur, il a 26 ou 27 ans. La future a seulement 19 ans, encore mineure. Le curé a dû demander une dispense de publications des bans. Il a aussi demandé une dispense pour un empêchement de consanguinité au 3^e et 4^e degré. Les futurs ont de la parenté entre eux. Le vicaire général de Lyon, le chanoine Cattet a signé la dispense le 27 janvier. Les papiers officiels ont dû arriver à la cure au début de février. Au civil, le juge de paix de Saint-Georges a réuni le conseil de famille pour donner les autorisations nécessaires pour la jeune mineure. Jean-Baptiste Derory, le tuteur, a aussi donné son accord. Il habitait le hameau de Cruzolles et hébergeait la fiancée. Par ailleurs, on sait que la maman de Jeanne était de la famille Derory. Que sait-on de plus sur cette future mariée de 19 ans ? Elle est venue au monde à Chalain-d'Uzore, une commune de la

⁴ Maître Puy, notaire à Saint-Georges-en-Couzan.

plaine du Forez, au pied du mont d'Uzore. Cette poussée volcanique émerge de la plaine, elle a la forme d'un félin au repos. La famille habite au lieu-dit la Prévôte. C'est un domaine, précisent les documents officiels, peut-être une propriété bourgeoise exploitée par des cultivateurs. Le père, Gilles Gorand, est cultivateur et travaille les terres de cette propriété. La mère, Jeanne Derory est native de Saint-Georges-en-Couzan. Ils se sont épousés à Chalain-d'Uzore le 10 février 1801 (on était en pleine période révolutionnaire, ancien calendrier...). Elle avait 28 ans et lui 31. L'acte de ce mariage nous dit que Gilles était veuf d'Antoinette Malescot. Le couple a donné naissance à quatre enfants. Madeleine est née en 1802 ; puis Antoine est né en 1805. Jean en 1807, enfin arrive Jeanne qui nous intéresse. Elle naît, toujours à Chalain-d'Uzore, en plein hiver, le 22 février 1810. Malheureusement son père Gilles décède le 15 avril de cette même année. En 1811, le 13 septembre, Antoine le frère de Jeanne, décède à l'âge de 6 ans. En cette même année, le 15 octobre, la veuve épouse Jean Berger originaire de Boisset-Saint-Priest, sur les côteaux de Margerie-Chantagret. Encore enfant, Jeanne, trouve un nouveau père. Elle ne souffrira pas trop de ce changement.



Elle grandit dans ce nouveau couple. On ne sait rien de sa formation. Quand elle atteint l'âge de 9 ans, en octobre 1819, c'est le décès de sa mère. Le sort s'acharne sur cette famille. La mortalité faisait souvent des ravages dans les familles. Ces événements douloureux vont certainement forger le caractère de Jeanne. Il nous reste une photo de Jeanne, avec son bonnet blanc. Elle nous lance un regard assuré et confiant. Nous n'avons pas de cliché de son futur mari. Jeanne arrive au mariage à l'âge de 19 ans, elle sait signer son nom ! Nous savons bien que dans chaque union il y avait autrefois des motifs et des facteurs économiques. La tradition familiale assure que Jeanne apportait comme dot une propriété dans la commune voisine de Champdieu. Mais quelle était l'importance de cette propriété : était-ce une vigne et sa loge ? Enfin, tout est prêt pour le mariage avec Noël Pierre Bouchand.

Jeanne Gorand (1810-1884)

À la maison commune de Saint-Georges, le maire Jean-Baptiste Grange accueille les deux familles le 15 février 1829, à deux heures du soir. Nous sommes en plein hiver. Il y a quatre témoins dont le boulanger Antoine Forest au bourg. Au bas de l'acte civil, les mariés ont signé. Deux jours plus tard a lieu le mariage religieux en l'église du village. Le curé Fenon donne la bénédiction nuptiale aux époux. Noël Pierre Bouchand descend à Vaux avec sa jeune épouse, Jeanne Gorand. Nous ne savons rien des festivités qui ont accompagné cette union.

La maison de famille est au bout du chemin qui serpente au versant de la rivière. La jeune mariée arrive dans une maison habitée par la famille élargie, parents et domestiques. Elle apporte son savoir-faire et tout ce qu'elle a appris à Chalain-d'Uzore et au hameau de Cruzolles, chez son tuteur. Elle ne sait pas ce qui l'attend, mais elle fait confiance. Sa vie va s'écouler au rythme du Lignon qui passe impétueux sous le vieux pont de pierre. Nous sommes en hiver.

Le couple devient famille, une grande famille

Première naissance. Au printemps de 1830, une naissance est attendue. La sage-femme annonce que c'est une fille. Elle est déclarée à l'état civil le 9 juin. Ses parents la prénomment : Claudine, **Natalie**. Elle se marie à l'âge de 23 ans avec André Goutte, du hameau de Cruzolles. Ce sera un couple de cultivateurs. Ils auront 6 enfants. Le premier Jean, vivra 5 jours. Le second c'est une fille, Marie Luce. On ne sait rien sur elle. De même pour son frère, André **Natalis** ; deux frères suivront : Étienne et Jean Marie. La maman décède à l'âge de 35 ans.

Deuxième naissance, c'est encore une fille ! Elle est dotée de plusieurs prénoms : Jeanne Marie **Magdeleine** ; elle vient au monde le 9 juillet 1831. Elle se marie à 28 ans, à Saint-Georges avec Jean, Claude

Goutte, le frère d'André. Le foyer s'installe en ville, à Saint-Étienne. Il pratique le métier de tisserand. La profession est en pleine expansion. Le couple demeure au numéro 29 de la rue Denis-Épitalon, dans une maison aux fenêtres hautes, le tisserand a besoin de lumière pour tirer les fils du métier. C'est là que Jeanne, Marie, la mère, viendra finir ses jours.

Le troisième enfant, c'est encore une fille. Trois prénoms sont déclarés à l'état civil : Marie Claudine **Euphémie**. Elle voit le jour le 18 avril 1833. À 18 ans, elle entre en religion. Elle fait partie de la congrégation des sœurs Saint-Charles ⁵. Au bourg de Saint-Georges, l'école de filles était tenue par les sœurs de cette congrégation. Elle a donc quitté les parents et la maison familiale. Après une année de noviciat, elle prononce ses vœux le 21 octobre 1852, en la chapelle de la maison mère à Lyon. On lui donne un nouveau prénom, on la nomme sœur Saint-Agape. C'est un beau prénom : un mot grec qui veut dire amour, affection ⁶. La supérieure envoie sœur Saint-Agape comme adjointe à l'école libre de filles au village de Saint-Lager, dans le Beaujolais. Elle y exerce pendant 15 ans, du 23 octobre 1853 jusqu'au 7 septembre 1868. Dans ce mois de septembre, elle reçoit une nouvelle affectation. Elle fait ses valises pour le Vaucluse, à Pernes-les-Fontaines. Elle est adjointe à l'école communale jusqu'au 8 octobre 1880. Elle s'est présentée à l'examen du brevet à Montpellier, elle a été reçue le 20 novembre 1881. À partir de ce moment, elle est nommée directrice de l'école libre jusqu'en juillet 1902. En 1890, elle a en charge le pensionnat. Depuis 1887, elle est nommée supérieure de la communauté. Âgée de 69 ans, elle quitte Saint-Pernes-les-Fontaines pour venir profiter de quelques années de repos. Elle s'éteint à Brignais, près de Lyon, en la maison Sainte-Anne. C'est le 15 mai 1910. Un beau parcours ! Malheureusement, nous n'avons pas de traces des correspondances qui ont pu être échangées.

Enfin, un garçon ! Après les 3 filles, le couple donne naissance à un garçon, il vient au monde le 1^{er} octobre 1834. Ce sera l'héritier du domaine. **Jean Marie**, l'aîné des garçons. Cette promotion ne va pas sans une contrepartie. Il va hériter de toutes les propriétés, mais il devra dédommager ses sœurs et frères, au moment où ils quitteront le giron familial. Il faudra travailler. Jean Marie se formera pour prendre la suite du père, Noël Pierre. Quand viendra l'heure de fonder un foyer, il sera orienté par les siens. Il sera promis à Louise Chazal, un bon parti. Sa famille habite aussi Saint-Georges, au hameau du Verdier. C'était une famille riche. Le mariage eut lieu le 26 mai 1861. Jean Marie, le futur, est âgé de 27 ans, la future, Louise, avait 25 ans. Ils ont passé contrat trois jours plus tôt devant M^e Puy, notaire à Saint-Georges. Après les festivités, la mariée quitte sa maison. Elle laisse ses parents, une sœur, Clotilde et deux frères, Michel et Louis. Ce qui faisait une maison de 8 personnes, y compris deux domestiques et la jeune bergère de 16 ans. En arrivant à Vaux, elle trouve une maison de 11 personnes dont une domestique de 33 ans. Les aînés sont partis, il faut se faire une place, vivre avec les beaux-parents. La tradition orale rapporte que Louise avait mauvais caractère. Elle travaillait beaucoup, elle était dure. La vie était pénible autour d'elle. Si, la nuit, elle ne dormait pas, elle réveillait tout le monde. Ils auront 7 enfants, dont 5 moururent en bas âge. Deux filles vont rester : Madeleine et Clotilde. La première fut contrariée dans ses intentions de mariage, elle va souffrir jusqu'à son décès à l'âge de 37 ans. Clotilde aura une belle descendance.

En 1836, c'est la naissance d'un autre garçon : Claude **Prosper**. Il naît le 9 octobre 1836. Il épouse Marie Céleste Delacelery, le 23 juin 1863, à Saint-Georges. Prosper est âgé de 26 ans, son épouse de 22 ans. Elle vient du hameau de Davoissaine, toujours à Saint-Georges. Ils ont passé un contrat de mariage dans le cabinet de M^e Puy, le 4 juin de la même année. Ils sont logés dans une autre maison du hameau de Vaux. Il sera élu conseiller municipal. À cette occasion, devant sa maison, on plantera un sapin, droit comme un « i ». Il est connu pour avoir fait la promotion de la route qui va de Vaux en direction de Sail-sous-Couzan, en 1911. Ils n'auront pas de descendance.

Au début de l'an 1838 (17 janvier), la maman Jeanne Marie met au monde un troisième garçon, **Martin**, c'est l'équilibre entre frères et sœurs. Celui-ci vient travailler en ville. Nous le trouvons à Montbrison comme boulanger aubergiste, sur la place Saint-Pierre. Il est marié à Jeanne Marie Girin, née à Pralong. Ils

⁵ Documents fournis par la congrégation des sœurs Saint-Charles de Lyon, 26, montée des Carmélites, Lyon 69001.

⁶ Le dictionnaire des saints nous assure que cette sainte est imaginaire. Ce peut être aussi le prénom de Théodora : une religieuse de Thessalonique, au IX^e siècle.

ont un enfant : Marie Nathalie Bouchand, née le 29 juin 1867. Sa mère décède le 1^{er} septembre 1869. Marie, Nathalie quittera le pays. Nous la retrouvons mariée dans une petite ville de haute Normandie : Saint-André-de-l'Eure. Cette commune est connue par le fait qu'un de ses médecins, André Laval, a quitté sa fonction. Il est devenu prêtre et a été missionnaire dans l'île Maurice, sa tombe est toujours un lieu de recueillement. Le 29 avril 1919, elle épouse Labbe Hippolite, Xavier. Puis le silence retombe sur cette branche de la famille.

Le boulanger Martin est contraint de se remarier. En janvier 1870, il épouse Catherine Brunel, originaire d'Essertines-en-Châtelneuf, près de Montbrison. Ils auront 3 enfants : Benoîte Antoinette, née le 4 mars 1871, décédée en 1946 à Saint-Étienne ; Claude, né le 4 juillet 1872, lui aussi sera boulanger. Il finit sa vie à Saint-Étienne en 1957. La troisième enfant se nomme Marie-Louise, on connaît seulement sa date de naissance : le 8 octobre 1879. Il y a eu aussi Jenny, née en 1885.

Puis vient une quatrième fille : Marie, Jeanne **Philomène**, née le 10 avril 1839. On sait seulement qu'elle meurt dans ses 17 ans, le 15 juillet 1856, à Saint-Georges. C'est l'époque où son père remplit les fonctions de maire. Jean-Marie, l'aîné des garçons viendra en mairie déclarer ce décès.

Le suivant, c'est un garçon : **Michel**, né le 29 septembre 1840. Il est resté à la maison, il était infirme et simple d'esprit.

Une nouvelle naissance est annoncée, ce sera une fille. Marie **Bérénice** voit le jour le 6 novembre 1841, c'est bien près du précédent. Elle est la neuvième, et l'aînée n'a que onze ans. On sait d'elle qu'elle a été placée comme domestique chez des paysans de Saint-Bonnet-le-Courreau dans sa jeunesse. À 31 ans, elle épouse un paysan de Saint-Georges, Jacques Dubien : ils demeuraient au lieu-dit « Le Chez », toujours à Saint-Georges. Ils auront quatre enfants. Un garçon et trois filles. L'aîné Jean vient au monde le 24 juillet 1873, à Saint-Georges ; il épousera Marie Charles, le 19 novembre 1905, il avait 32 ans. Les deux filles qui suivent n'ont pas laissé de traces : Marie Angélique née le premier octobre 1874, et Marie Madeleine, née le 15 décembre 1875. La dernière, Marie, Célestine est née le 19 août 1882. Elle épouse Georges Laffay au village de Marcoux, le premier février 1906.

Encore une fille. En 1843, le 29 mai, vient au monde Claudine Marie **Mélanie**. À l'âge de 30 ans, elle quitte la famille et le village de Vaux. Elle répond à la vocation religieuse. Elle ne suit pas la voie de sa sœur Euphémie. Elle choisit la congrégation des sœurs Saint-Joseph ⁷, une congrégation orientée vers l'éducation et aussi au service des malades. Mélanie prononce ses vœux en 1887. Elle reçoit un nouveau prénom, elle sera sœur Éléonore-de-la-Croix. Elle sera destinée à l'éducation, enseignante dans le primaire. Elle rejoint la communauté de Boisset-lès-Montrond, dans la plaine du Forez. Pendant trente-huit ans, elle se donne à l'éducation. Ensuite, elle est envoyée au village voisin de Saint-Cyr-les-Vignes. Puis elle vient dans les monts du Forez, au village de Bard. Elle est transférée à la communauté de Verrières-en-Forez, à quelques kilomètres de là. Pendant la deuxième guerre mondiale, elle achève sa vie à la maison de retraite de Vernaison : une vie bien remplie dont 56 ans de vie religieuse ⁸.

À nouveau, c'est une fille : Marie **Céline** Irène. Elle vient au monde aux premiers froids, le 6 novembre 1844, peut-être pendant l'été de la Saint-Martin. Au recensement de 1861, elle est présente à la ferme. Puis, on perd sa trace. La mémoire familiale assure qu'elle est devenue religieuse, mais nous ne savons pas dans quelle congrégation, ni où elle a pu résider...

La maman donne encore le jour à Jeanne **Marie** Christine. Elle naît pendant le mois de juillet 1846, le 23. À la ferme, c'était l'époque des gros travaux : les foins, le début de la moisson. C'est encore la tradition familiale qui nous informe que cette fille est devenue religieuse. Nous n'avons pas d'autres détails.

Le suivant, c'est **Pierre Louis**, objet de notre recherche. Il naît en 1848.

Claudia, **Antoinette**, sera la dernière fille, la quatorzième enfant du couple. Elle naît en plein hiver, le 12 janvier 1850. Elle a rejoint le couvent de Saint-Charles à Lyon. Elle était novice, elle n'a pas eu le temps de prononcer des vœux. La mort viendra la prendre dans sa jeunesse.

⁷ Renseignements fournis par la congrégation des sœurs Saint-Joseph, 26, rue des Chartreux, Lyon 69001.

⁸ *Ibid.*

Le benjamin de tous !

Le dernier enfant, c'est Louis **Benjamin**. Quand il vient au monde, en novembre 1854, l'aînée, Natalie est déjà mariée et partie de la maison. Ses sœurs aînées vont s'occuper de lui pendant son enfance. Ses parents pétris d'histoire sainte lui confèrent les prénoms de Louis et Benjamin. Benjamin, dans la Bible, c'est l'enfant chéri de Jacob et de Rachel. Le père vient en mairie pour les formalités d'usage. Étant maire de la commune, il laisse son adjoint procéder à l'enregistrement de la naissance. Il vient au bourg accompagné de deux voisins du hameau de Vaux. Nous ne savons rien de l'enfance du garçon, sinon que la tradition rapporte qu'il bégayait. Il va attendre 33 ans pour se marier et ses parents ne seront plus là. Il rencontre Élisabeth Paturel qui a 36 ans. Un mariage de raison ! Élisabeth est née au village de Sainte-Marguerite de Neaux, près de Saint-Symphorien-de-Lay, dans le Roannais. Avant de contracter mariage, ils se rendent à Feurs pour passer contrat de mariage devant M^e Dupuy. Dans la balance du contrat, la future apporte son trousseau et l'argent qu'elle a pu gagner, la somme modique de 1 900 francs. Le futur apporte ses bras pour travailler à la ferme de Champdieu (le Rozet). Le mariage est célébré en mairie de Champdieu, le 6 mars 1888. En 1889, le couple accueille la naissance d'un fils : Jean-Marie. Son parcours mérite d'être rapporté. À 20 ans, il tente sa chance et monte à Paris. Il est garçon de café (1912-1914). Il est appelé sous les drapeaux le 7 août 1914. Dans le mois qui suit son incorporation, il est blessé le 3 septembre. C'était au bois de La Chipotte (Vosges). Le combat dura 15 jours. Côté français on compte 4 000 tués. L'ennemi recula. Une belle citation récompensa le soldat :

Jean-Marie Bouchand blessé le 3 septembre 1914 au bois de La Chipotte (Vosges) d'une balle en seton à la face gauche et intérieure de la jambe droite et d'un éclat d'obus à la jambe gauche. Brave sous-officier, est resté à son poste de combat, a été blessé une deuxième fois dans la même journée. Croix de guerre étoilée de bronze.

L'épisode est compté comme une victoire française. Jean-Marie est évacué de la zone des combats. Il passe de dépôt en dépôt intermédiaire. Une fois rétabli, il se retrouve au dépôt de la 7^e division d'infanterie coloniale (armée orientale). Il embarque à Marseille le 9 mai 1917 pour Salonique. Il décède le 14 novembre 1918 en Serbie, à Pojarevatz ⁹. La nouvelle de l'Armistice n'était pas encore parvenue au commandement. Les parents du soldat ont reçu la triste nouvelle dans leur nouvelle résidence. Depuis quelque temps ils s'étaient établis dans une ferme au lieu-dit *Rana*, à La Fouillouse, commune de la Loire proche de Saint-Étienne. Ainsi, son nom est-il inscrit sur la plaque du monument aux morts de La Fouillouse. Les deux initiales du prénom J-M sont gravées, tandis qu'à l'église paroissiale seule l'initiale « J » du prénom a été conservée. L'inscription du monument funéraire religieux se conclut par ces mots gravés : « Souvenons-nous, Consolons et Prions. » La chance n'a pas souri au benjamin de la grande famille. La commune de Champdieu aussi a fait graver le nom de Jean-Marie Bouchand sur le monument aux morts.

Ainsi le décor familial est bien planté. Il y a plusieurs manières de le qualifier. Commençons par l'appréciation du curé de Saint-Georges. Jean-Baptiste Montet a passé un long temps dans la paroisse ¹⁰. Il connaît bien ses ouailles. Il jette un regard teinté de religiosité sur la famille Bouchand de Vaux. Sous sa plume nous lisons :

Pierre Bouchand est né le 15 avril 1848 à Saint-Georges-en-Couzan (Loire), de pieux et honorables parents. Il était le treizième enfant d'une famille patriarcale qui en a compté quinze et que Dieu a bénie abondamment. De ces quinze enfants, quatre servent encore le Seigneur dans la vie religieuse ; notre jeune martyr était le cinquième qui se fût donné à Dieu. Une sixième est morte en 1871 à la fin de son noviciat à la maison mère des religieuses Saint-Charles à Lyon ; je ne parlerai pas d'une septième que Dieu a récompensée en l'appelant à lui au moment où elle se disposait à partir pour la même communauté. On voit l'accomplissement des promesses divines : Generatio rectorum benedicetur ¹¹.

⁹ Dossier militaire personnel aux archives départementales de la Loire.

¹⁰ *Bulletin du diocèse de Lyon*, année 1876, mois de mai.

¹¹ Traduction du latin : La race des hommes droits sera bénie... du psaume 112, 2 ; traduction TOB.

Patriarcal, c'est bien le qualificatif qui convient à ce clan Bouchand. Les filles sont destinées à chercher à s'établir en dehors de la maison de Vaux. Les couvents ouvrirent leurs portes à cinq ou six d'entre elles. Pour celles-ci, le nid familial ne les accueillera plus que rarement au gré de quelques permissions ! Les autres filles s'établiront dans la proche région. La ville industrielle de Saint-Étienne attirera un couple dans la branche du tissage, c'est là que la maman de tous viendra finir ses jours. Le fils aîné, suivant la tradition, héritera des propriétés et de la maison de famille sur la rive du Lignon. Ses frères s'établiront dans la région forézienne. Tous seront marqués par la vie rurale calquée sur le rythme des saisons. Tous seront de bons Foréziens qui ont bien reçu les belles valeurs de droiture et d'application au travail. Ils garderont les traditions qu'ils transmettront, au mieux, à leurs descendants. Beaucoup de familles rurales vivent sur ce modèle hérité du passé. Pierre Louis qui nous intéresse sera façonné par ce mode de vie. Nous allons suivre son parcours inattendu.

Le disciple

Avril 1848

Au creux de la vallée du Lignon, le printemps chasse l'hiver. Dans les bois, le coucou chante la fin de la mauvaise saison. La dernière neige s'efface avec les dernières brumes. Dans la demeure de Vaux, tout le monde est prêt pour un heureux événement. Au loin à Paris, la Révolution a grondé. Le roi Louis-Philippe a été rejeté en février. Au mois de juin, les insurgés et la troupe se sont affrontés violemment. L'archevêque de Paris, M^{gr} Denis Affre est tombé sur la barricade, le 25 juin. Une balle perdue l'a terrassé. Sur les lèvres, il a délivré quelques paroles de paix : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Que mon sang soit le dernier versé.* La Seconde République a été proclamée. On peut noter aussi la signature du décret d'abolition de l'esclavage en France et dans les colonies françaises, le 27 avril.

Dans le repli lointain de cette campagne, les événements parisiens n'auront qu'un faible écho. Toute la famille se retrouve autour du berceau de Pierre Louis. Nous sommes le 15 avril. Les sœurs aînées se réjouissent. Noël Pierre, le père, est âgé de 54 ans, la maman en a 46. Ils comptent dix-neuf années de mariage. Le lendemain, le père prend le chemin du bourg pour la déclaration d'état civil. Le premier adjoint le reçoit, ainsi que les témoins, le maire a laissé la place à son second. Le baptême est célébré dans la foulée, en l'église paroissiale.

Les premières années de vie n'ont laissé aucune trace notable. Pierre Louis grandit.

En 1856, il a 8 ans. Les années d'école commencent. Le recensement nous dresse un bref état des lieux. La commune compte 1 151 habitants. Au bourg, ils sont près de 300. Dans les hameaux ils sont plus nombreux, plus de 860. Dans la famille, la sœur aînée, Natalie, a quitté le toit familial, elle est établie au hameau de Cruzolles dans la ferme de son mari André Goutte. Une autre sœur aînée, Euphémie, est déjà partie au couvent. Cependant, la maison familiale est encore bien remplie. Avec d'autres, l'enfant doit se rendre au bourg pour suivre l'école. La troupe monte à pied. Nous ne savons pas s'il fréquentait l'école de M. Jean-Claude Carton, l'instituteur. Ou bien, va-t-il dans l'école des sœurs Saint-Charles. À midi, il déjeune à la cantine. C'est l'hiver que la vie est dure, il faut affronter le froid et la neige. Au hameau de Vaux, l'enfant s'habitue aux activités et au rythme des saisons. Il se familiarise avec la présence des artisans ; il entend le clic-clac du tisserand à son métier. Il entend le cordonnier se servir des outils pour le cuir et le bois des sabots. Le meunier Descombe porte sur son épaule les lourds sacs de farine, les tourteaux de colza pressés. Avec ses frères, il va aux champs, il porte les casse-croûte. Il accompagne ses sœurs qui gardent vaches et moutons. La vie est bien rythmée. Le dimanche, c'est la messe au village. Le curé Jean-Baptiste Montet officie ainsi que son vicaire, Jean-Marie Gouttebaron.

Adieu Vaux, vaches et famille... Il quitte sabots et galoches

Le 2 novembre 1860, Pierre Louis prend le chemin des études au petit séminaire de Verrières. Les grandes sœurs ont préparé le trousseau du futur pensionnaire. Père et mère accompagnent le jeune qui cherche à se débrouiller dans l'établissement qu'il découvre. Il y a dortoir, réfectoire et salles de classe. Il fait

partie des plus jeunes. Le cheval a tiré la charrette. La malle a été vidée. L'équipement est strict, pas de sabots, mais des chaussures de ville et de montagne. On est déjà loin de Saint-Georges-en-Couzan. Près de 30 kilomètres. La route passe par la montagne, Sauvain, Roche et Lérigneux, la route des balcons dominant la vaste plaine de la Loire. On est autour des 800 mètres d'altitude, ce sera le même froid qu'au village de Vaux. Avant la nuit, les parents prennent le chemin du retour. L'enfant quitte la famille pour plusieurs mois... C'est certainement le curé Montet qui a orienté Pierre Louis vers cet établissement de formation. Nous ne savons rien des résultats du parcours des études. Pendant six années, Pierre Louis se formera et l'histoire nous dit qu'il a tenu dans la durée. La vie fraternelle donnait aux élèves la conscience de faire partie d'un établissement où il faisait bon vivre. Il y avait beaucoup d'exercices de piété dans la chapelle. Pour les grandes fêtes, le séminaire participait aux célébrations dans l'église du village. L'orgue donnait de l'éclat aux liturgies.



Séminaire de Verrières

L'été 1867

Nous arrivons aux dernières semaines de juillet. Dans des entretiens avec son conseiller spirituel, Pierre Louis a pris la décision de poursuivre sa marche vers la prêtrise. Il a préparé sa lettre de motivation adressée au supérieur du séminaire de philosophie. Il y développe avant tout ses arguments spirituels. L'aspirant demande aussi quelques précisions pratiques – quelle soutane doit-il acheter ? – car dorénavant il revêtira l'habit religieux...

À Verrières, la distribution des prix a lieu dans les derniers jours de juillet. Les élèves des classes de première font leurs adieux aux autres élèves et à la maison qui les a formés. La cérémonie est solennelle. Puis, chaque jeune referme ses valises. Le costume et la casquette sont rangés ; pour un temps Pierre Louis va retrouver les galoches pour les travaux de la campagne. Il se prépare déjà à rendre visite au curé Montet pour le mettre au courant de ses intentions.

L'étudiant en philosophie, 1867

Dans les notes du curé Montet ¹², nous relevons cette ligne : *et ses cours terminés à Verrières, Pierre Louis fut envoyé à Alix...*

L'établissement se tient dans le Beaujolais, la ville d'Anse est le chef-lieu de canton, dans le département du Rhône. C'est le pays des vignes et des carrières de pierres dorées. Le cardinal Joseph Fesch, oncle maternel de l'empereur Napoléon, a établi cette maison de formation des prêtres. Ce fut un bâtisseur. Rien ne reste des échanges épistolaires avec le supérieur, nous savons seulement que Pierre Louis a été accepté. Pour rejoindre le Beaujolais, le trajet a dû demander du temps. On reste cependant en région rurale. Nous ne savons rien des études, ni des résultats du Forézien. Le sujet principal était l'étude, en latin, de la philosophie selon le dominicain saint Thomas d'Aquin, on parle de la philosophie thomiste.



Séminaire d'Alix

Construit en 1807 avec les finances du cardinal Fesch, le séminaire d'Alix est une belle construction. On remarque l'équilibre de la façade. Au centre, c'est la chapelle, avec son clocheton. Le village possède aussi son église paroissiale. On pourrait dénombrer un grand nombre de chambres. Au sortir de la Révolution, les vocations avaient fleuri largement. Au rez-de-chaussée du bâtiment, se trouvaient les salles de classe et la salle à manger. L'horloge préside au programme de toutes les journées. Dans les maisons religieuses, on marche à la cloche. Pierre Louis Bouchand étudiera pendant une année en compagnie de nombreux aspirants à la prêtrise. La région propose de nombreuses promenades, les séminaristes circulaient en rang d'oignons, les jours de sortie.

Pour notre Forézien, l'expérience fut concluante. Encouragé par ses professeurs, il va poursuivre son chemin. Il quitte Alix en juillet 1868. Pour trois mois, il reprend le chemin du village de Vaux. Il retrouve l'ambiance familiale, bien que les enfants soient déjà bien dispersés... Il donne du temps à la prière, il ne craint pas de travailler dans les champs. Il rencontre le curé Montet dans quelques échanges approfondis. Il adresse un courrier au supérieur du grand séminaire Saint-Irénée. La saison estivale passera vite ! Au cours du mois d'octobre, c'est le temps de préparer les bagages pour la rentrée scolaire. Vaux, Verrières et Alix étaient des lieux ruraux, proches de la terre. Il faut rejoindre Lyon, la grande ville ! Lentement, Pierre Louis s'éloigne de ses racines. Il ne sait pas encore où tout cela le mènera.

Dans ses notes, le curé Montet développe le parcours du jeune Forézien : « *Il passa trois années au grand séminaire de Saint-Irénée. On remarquait en lui une foi vive et ardente, précieux héritage du foyer paternel, où on la ravivait sans cesse par la lecture assidue de la vie des Saints et des Annales de la Propagation de la foi* ¹³. »

15 octobre 1868

D'abord quelques mots sur le séminaire Saint-Irénée. L'établissement est bien situé au cœur de la Croix-Rousse, sur les pentes de la colline. Un beau panorama se découvre sur la cité de Lyon et sur les

¹² *Bulletin du Diocèse de Lyon*, année 1876, mois de mai.

¹³ Document cité plus haut.

montagnes alpines. C'est la colline laborieuse, les tisserands ont leurs demeures, des maisons aux fenêtres élevées. Le quartier est animé, les employés de tissage circulent et livrent leurs marchandises. Le fleuve Saône a modelé les rives, au pied de la butte. La colline de Fourvière lui fait face, c'est la colline de la prière. En cette fin du XIX^e siècle, la chapelle mariale est modeste mais déjà bien fréquentée. Surtout depuis la reconnaissance de Marie, Immaculée Conception, en 1858. Près du séminaire, sous les fondations des bâtiments, il y a des vestiges d'importance. Les restes du théâtre romain où périrent les chrétiens, en l'an 177, Blandine, Pothin... C'est seulement en 1958 que les fouilles livreront leur secret.

L'entrée du bâtiment du séminaire donne sur la place de Croix-Paquet. La chapelle accueille directement les visiteurs. Les bâtiments sont spacieux pour accueillir les nombreux étudiants. Des allées de promenade dominent l'ensemble. Les séminaristes peuvent arpenter ces allées. Dans l'une d'elles se trouve la statue de l'évêque saint Irénée. Il faisait partie des missionnaires qui apportaient la foi née dans les contrées du Moyen-Orient. La statue a été inaugurée en 1816 par l'évêque Guillaume Dubourg, il partait en mission pour la Louisiane.

Dans ces lieux chargés d'histoire, Pierre Louis va passer trois années. Des générations d'étudiants ont vécu dans ces lieux. Un des professeurs, l'abbé Denavit, a tracé le récit des temps forts de ces vagues d'élèves. Nous lirons en son temps la note qu'il consacra à notre Forézien.

En cette année 1868, 79 aspirants entraient au grand séminaire. Avec Pierre Louis, il y avait des jeunes de Trelins, de Noirétable... Les statistiques nous disent que cinq inscrits ne sont pas restés durant l'année complète. Vingt jeunes sont restés seulement durant la première année et huit n'ont fait que deux années complètes. Les jeunes pouvaient exercer leur choix. Les responsables étudiaient les vocations. Ils ont remarqué une vocation « douteuse ». Pour deux autres jeunes suivait la mention « à voir », à examiner. Un aspirant a été éconduit : « un peu enclin aux amitiés particulières »... enfin un autre a été rejeté sous prétexte qu'il ne mettait point d'eau dans son vin ! Les responsables avaient des critères qui nous échappent. De toute façon, Pierre Louis a gardé son cap. Dans les registres, nous trouvons les appréciations concernant notre Forézien ¹⁴.

Dossier de Pierre Louis

	Piété	Talent	Caractère	Régularité	Vocation
1869	<i>pieux</i>	<i>Bon. médiocre</i>	<i>Bon. peu formé</i>	<i>Assez régulier</i>	<i>bonne</i>
1870	<i>pieux</i>	<i>Bon. médiocre</i>		<i>Régulier</i>	<i>bonne</i>

Il est bien difficile d'apprécier ces notations ! Les professeurs sont les prêtres de Saint-Sulpice. Ils enseignent les matières requises pour le sacerdoce : la théologie, la morale, l'histoire de l'Église, la liturgie, la vie des sacrements.

Le seul événement marquant de cette période est l'appel de la conscription. On nommait aussi cet épisode le tirage au sort. C'était en souvenir du temps de l'empereur Napoléon, il levait des troupes pour combattre les ennemis. Il fallait donc un certain nombre de recrues pour constituer les régiments. On tirait au sort le nom de ceux qui étaient enrôlés. On tirait le bon numéro quand on était dispensé du service militaire. D'ailleurs, certains plus fortunés pouvaient être dispensés en versant de l'argent aux volontaires qui les remplaçaient. Pour Pierre Louis un premier compte rendu nous parvient de la mairie de Sail-sous-Couzan. Le conseil de révision était réuni sous la présidence du sous-préfet de Montbrison. C'était le 29 janvier 1869 à l'heure de midi. Les neuf maires des villages du canton et leurs adjoints s'étaient joints à lui. Onze jeunes gens de Saint-Georges-en-Couzan se présentèrent. Pierre Louis portait le numéro 11. Il semble bien qu'il ne se soit pas déplacé, en fait on ne donne pas ses mensurations, ce qui montre son absence. En tant qu'étudiant

¹⁴ Renseignements pris dans les fiches individuelles du grand séminaire Saint-Irénée à Lyon, 7, place Saint-Irénée, Lyon 69005.

ecclésiastique, il était dispensé d'office. Il s'est plutôt présenté au conseil de révision de Lyon. À Sail-sous-Couzan, le maire Carton a signé le compte rendu. Il y avait plusieurs motifs d'exemption au service militaire. Toutes les défaillances physiques étaient démasquées : petite taille, pieds plats, diverses difformités, défaut dans la parole, il y avait déjà des handicaps et souvent bien cachés... On relève quelques noms de séminaristes qui ont participé aux séances du conseil de révision de la Loire. On remarque : Bernard de Saint-Jean-Soleymieux, Mondon de Soleymieux, Verchery de Palogneux...

Pierre Louis a pu se donner totalement à ses études. Avant d'être choisi comme prêtre, le séminariste passait par plusieurs échelons. Le premier niveau c'était l'engagement au service de l'évêque. Celui-ci accueillait l'aspirant dans la cérémonie de la tonsure. C'est un vestige de l'entrée du moine dans la communauté. Le père abbé coupait quelques mèches de cheveux au novice qui entrait dans le monastère en signe qu'il quittait le monde. Les moines ont gardé l'habitude du crâne rasé, la tonsure. Pour Pierre Louis, cette entrée a eu lieu le 21 mai 1869. C'est l'évêque qui préside cette cérémonie. Par cette démarche, il s'engage à prendre soin de son sujet. En fait ce n'est pas l'archevêque de Lyon, le cardinal Louis de Bonald, qui a accueilli notre Forézien, l'évêque, Armand de Charbonnel, l'a remplacé ¹⁵.

Qui est ce monseigneur ? Il a ses racines en Haute-Loire, à Monistrol-sur-Loire plus précisément.

M^{gr} Armand de Charbonnel

Armand de Charbonnel est né au château de Flachat dominant les gorges du fleuve Loire. C'est une famille noble depuis des siècles. Après de bonnes études dans des collèges religieux d'Ardèche, il étudie chez les Sulpiciens de Paris. Il est ordonné prêtre et se donne à la formation des futurs prêtres. Il refuse de belles fonctions d'Église. Il demande à partir en Amérique du Nord, plus précisément, comme missionnaire. En prenant soin des immigrés irlandais, il contracte le typhus. En 1847, il revient en France, mais le pape Pie IX le désigne comme auxiliaire de l'évêque de Toronto. Il donne du temps à l'Œuvre de la propagation de la foi au service de la prédication. Recherchant la simplicité et la pauvreté évangélique, il entre dans la famille des Capucins (disciples de François d'Assise). Il a revêtu une bure couleur marron. Au couvent de Lyon, il occupe une cellule ordinaire, il ne réside pas à l'archevêché du bord de Saône mais dans le quartier des Brotteaux. Comme bâton pastoral, il délaisse une crosse en argenterie, il prend en main un bois taillé dans un arbre ordinaire. Cela a pu plaire à Pierre Louis. Pendant douze ans, cet évêque missionnaire rend service à l'archevêque de Lyon. Et c'est ainsi qu'il procède à l'accueil de Pierre Louis pour l'agréger au clergé lyonnais. La cérémonie était sobre. Les familles étaient dans l'impossibilité de se déplacer pour y participer. Tout était assez rituel et figé. Cependant, la présence d'un ancien évêque missionnaire peut retenir notre attention. L'évêque de Charbonnel a dû donner son prêche. Il a des responsabilités à l'*Œuvre de la propagation de la foi*. C'est une œuvre fondée en 1822 à Lyon par Pauline Jaricot. Il connaît les besoins en missionnaires. Il ne serait pas étonnant qu'il ait prêché pour cette cause. Nous ne savons rien des réactions de Pierre Louis, mais une première touche a pu orienter sa démarche. Ainsi a pu s'éveiller son attirance vers la mission.

Par ailleurs, nous savons qu'un appel a été envoyé aux responsables des séminaires de France. Une congrégation naissante cherchait à se faire connaître et recrutait des ouvriers apostoliques.

Naissance d'une congrégation : les Pères blancs

Nous voici transportés en Algérie en 1866. L'évêque Louis Antoine Augustin Pavy vient de s'éteindre. Il était natif de Roanne, dans la Loire. Il faisait partie du clergé lyonnais. Il resta vingt ans évêque du diocèse d'Alger. Augustin était l'un de ses prénoms ; au IV^e siècle, le grand Augustin était évêque en Afrique du Nord, une terre totalement chrétienne. Depuis 1833, l'Algérie était colonie française.

Dans les premiers mois de 1866, le maréchal Mac-Mahon était gouverneur général de cette colonie. À Paris, l'empereur Napoléon III gouvernait. Le gouverneur apprit le décès du prélat M^{gr} Pavy, il eut des vues pour un successeur. Auparavant, il avait été en poste en Lorraine. Il avait apprécié l'évêque de Nancy : Charles Allemand-Lavigerie ¹⁶. Pressentant que l'Empereur lui demanderait son avis pour le choix d'un

¹⁵ Voir les informations du site Wikipédia.

¹⁶ François Renault, *Le cardinal Lavigerie* (biographie), Fayard, Paris, 1992, p. 111.

successeur, le Maréchal pensa à cet évêque de Lorraine et lui écrivit dans ce sens. C'était l'époque où les gouvernants proposaient des noms aux postes des évêchés. M^{gr} Lavigerie, quelques semaines plus tôt, avait fait un rêve dans son sommeil. Il raconte que la nuit qui suivait le 11 novembre, fête de saint Martin, il se trouvait à Tours. Il était près des reliques de saint Martin, l'évangéliste de la Gaule.

La nuit, il eut un songe. Il lui semble qu'il était transporté dans un pays inconnu, lointain, où des formes humaines, de figure bistre ou noire et de langue barbare, se présentaient à lui... Il garda de ce sujet une impression si vive que vingt ans après, racontant ces choses, il les avait encore, disait-il, devant les yeux

Le prélat accepta la proposition du gouverneur de l'Algérie. Il fut nommé archevêque d'Alger en 1867. Le 15 mai, il prit possession de son diocèse. Il fut reçu dans la cathédrale encore en construction. Une foule en fête l'accueillait. Il arrive dans une ville de 60 000 habitants dont la moitié sont musulmans. L'archevêque quitte Nancy. En ce temps-là, il était le plus jeune évêque de France. Sa devise est *Charitas* que l'on peut traduire par *charité* ou *amour des autres...* C'était un évêque ouvert au changement, il avait déjà eu des fonctions en dehors de l'Hexagone. Il ne manquait pas de qualités : c'est un homme passionné, déterminé, avec une large vision.

Dès les premières semaines de présence en terre algérienne, il écrivit une lettre pastorale au clergé et aux fidèles de son diocèse. On peut y relever une phrase en direction des fidèles de l'islam :

Je vous bénis, vous, anciens habitants de l'Algérie, que tant de préjugés séparent encore de nous et qui maudissez peut-être nos victoires.

Nous reviendrons sur cette belle lettre d'intention. Le prélat Lavigerie se souvenait que l'Afrique du Nord était chrétienne dans les premiers siècles de l'Église, bien avant l'arrivée de l'islam. Aussi, dans sa pensée, il mûrissait le désir de fonder une congrégation de prêtres missionnaires. À cet effet, il avait adressé une lettre aux supérieurs des séminaires de France pour recruter des bonnes volontés. Le courrier partit d'Alger le 10 mai 1869. Voici quelques lignes de cet appel. Il priait de lui envoyer

des cœurs vaillants que n'effrayaient ni le travail, ni la souffrance, des hommes animés de l'esprit apostolique de courage, de foi, d'abnégation... Je n'ai rien à leur promettre, à la vérité, que la pauvreté, la souffrance, tous les hasards de pays presque inconnus et jusqu'ici inaccessibles, et peut-être au bout de tout cela une mort de martyr. Mais vous le dirai-je ? C'est précisément ce qui m'inspire la confiance que mon appel sera entendu ¹⁷.

Nous ne savons rien de l'utilisation qu'a pu en faire le supérieur du grand séminaire de Lyon. Pour notre Forézien, c'est l'époque où il s'est engagé dans l'Église, et la semence lancée par cet appel a pu faire son chemin dans un cœur généreux.

L'attirance pour la Mission se fait plus forte.

Pour Pierre Louis les vacances d'été 1869 se passent dans la ferveur et dans le service à la ferme de Vaux. En octobre, il reprend le chemin des études au grand séminaire de Lyon. Il retrouve ses condisciples et leurs formateurs. Il mûrit son projet missionnaire pendant toute l'année 1870. Pour Pierre Louis c'est une année capitale. Deux événements vont marquer cette période. Pour l'Église d'abord, c'est l'annonce de la tenue d'un concile universel. Depuis le concile de Trente (ville d'Italie du Nord) il n'y avait pas eu de concile de toute l'Église. Cela remontait au XVI^e siècle. C'est le pape Pie IX qui le convoque cette fois au Vatican. Dans le monde, il y a alors 1 000 évêques, 700 se rendront à Rome et répondront à l'invitation du pape. On peut imaginer le bouillonnement que cela va créer dans la chrétienté et particulièrement dans les séminaires. D'un côté le souverain pontife veut apporter quelques ajustements au concile de Trente. Certains articles ont besoin d'un bon époussetage devant les changements du monde. D'autre part, le pontife veut défendre la foi contre les erreurs qui se sont glissées dans le peuple chrétien. Ce pape avait dénoncé ces erreurs dans une lettre qui a ce titre : le *Syllabus*. Au programme aussi il est prévu de mieux cerner l'organisation de l'Église. En

¹⁷ Voir Jean-Claude Cellier, *Histoire des missionnaires d'Afrique*, Karthala, 2008, page 233.

complément, les évêques doivent se pencher sur la question de savoir si le pape a une autorité infaillible dans son rôle de prédicateur de la foi. Est-il infaillible dans ses déclarations ? Au diocèse de Lyon, dans le milieu des séminaristes tout cela est sujet de discussions. Un nouvel évêque vient d'arriver à la tête du diocèse (le 2 mars 1870). Il s'agit de Jacques Ginouilhac, il a des racines dans les Cévennes. Il quitte le diocèse voisin de Grenoble où il vient de passer 17 années de service.

Ce premier concile du Vatican s'ouvre à Rome le 8 décembre 1869. Pierre Louis se donne à ses études. À Rome dans les discussions, l'archevêque de Lyon se montre favorable à l'autonomie de la science. Il sera plutôt opposé à la proclamation de l'infaillibilité du souverain pontife, successeur de l'apôtre Pierre. Cependant, à la déclaration officielle, il se rangera à la majorité. En conséquence, il ne sera pas nommé cardinal comme le veut la coutume pour le primat des Gaules.

Pour Pierre Louis l'année 1870 est une année d'étude normale avec un certain nombre de mouvements. Tous les étudiants séminaristes suivent les évolutions du concile dans la mesure où les communications leur parviennent. On peut penser que notre jeune Forézien a eu le temps de mûrir sa décision de devenir missionnaire. Bien des étapes lui restent à franchir. Son conseiller spirituel l'a éclairé, il a pu s'en ouvrir à son curé Montet de Saint-Georges et à sa famille avec ménagement. Ses parents sont déjà âgés, le père a 67 ans, la maman en a seulement 60. Ils ont déjà vu partir plusieurs de leurs enfants. Le séminariste ne peut pas quitter le diocèse de Lyon sans passer par une formalité. Son archevêque doit signifier son accord par un document, l'*exeat* (en latin, il peut partir...) ¹⁸. Malheureusement, on n'a pas de trace de la délivrance de ce « laisser-partir ». On dit qu'il y avait tellement de départs pour les missions que le secrétariat n'exécutait plus cette formalité.

Pour la France, cette année fut des plus troublées. Le 19 juillet, elle déclare la guerre à la Prusse. Son armée est inférieure en nombre et mal préparée. Durant l'été, c'est la défaite de Sedan et le siège de Paris. En janvier 1871, ce sera la capitulation.

Pour l'Église, le conflit a des répercussions sur l'unité italienne. Le souverain pontife perd sa propriété des États pontificaux. Il ne lui reste plus que le Vatican. Le concile est suspendu le 20 octobre 1870. Les évêques rentrent dans leurs diocèses. Pierre Louis retrouve le grand séminaire.

L'année décisive : 1871

L'attirance pour la mission se précise dans la pensée de notre Forézien. C'est aussi l'inconnu qui domine l'horizon. Il engage les démarches auprès de la congrégation des Missions d'Afrique. Il ne reste rien de cette correspondance. L'année 1871 arrive. Le 19 janvier il est invité à franchir un pas de plus dans sa formation de prêtre. Il reçoit les ordres dits « mineurs ». Il est convenu qu'il poursuive cette approche du sacrement de l'ordre. Le 3 juin, il est reçu comme sous-diacre. La cérémonie a lieu dans la chapelle du grand séminaire, à la Croix-Rousse. C'est l'engagement à participer à la prière de l'Église avec l'office du bréviaire. C'est aussi l'engagement au célibat. En fin de ce mois de juin, il prépare ses bagages pour rentrer une dernière fois à la maison. C'est une première séparation avec ses amis d'étude. Il est entouré et encouragé par tous. Ce seront les derniers congés.

Pierre Louis aborde ces mois avec sérénité. Il a accompli toutes les démarches pour son admission dans la nouvelle congrégation. Sa demande a été retenue. Il a en main toutes les consignes pratiques pour rejoindre Alger où se trouve sa nouvelle maison de formation. Il prendra le bateau pour traverser la Méditerranée. Il a peut-être des formalités civiles à accomplir pour quitter la métropole. Il a quelques livres à consulter pour connaître l'Algérie et les œuvres de la Mission. Il peut lire les ouvrages de l'Œuvre de la propagation de la foi qui a son siège à Lyon. On lui a donné toute une liste d'effets et d'objets à emballer dans sa malle de voyage : le climat d'Alger sera bien différent de celui des monts du haut Forez ! Sans oublier tout le nécessaire pour le courrier : papier, plume et cachet de cire... Dans sa tête, il se fait un programme des visites à accomplir pour faire ses adieux. Le missionnaire part pour toujours, sans regarder en arrière comme le conseille l'Évangile ! C'est le mois de septembre qui sera consacré à cette étape sensible. Ces derniers mois seront pleins de densité.

¹⁸ Renseignements obtenus auprès du service des archives du diocèse de Lyon, 7, place Saint-Irénée, Lyon 69005.

Une démarche a laissé des traces. Ce sont les actes passés devant les notaires. Le père de famille veut que toutes les situations soient bien claires. D'abord, il faut donner de l'argent à l'étudiant. Pour son voyage en Algérie et payer ses études. Le père convient qu'il recevra la somme de 1 200 francs, une somme égale restera en réserve. Pour toutes ces formalités, le notaire de Saint-Georges, M^e Puy, conseille au père de famille de faire une donation de ses biens. L'âge du père est déjà avancé, il a 68 ans. Au moment du mariage de son fils aîné, Jean-Marie, en 1861, par un acte notarié, le père a donné la jouissance des terres de la propriété. La passation du nouvel acte ne peut être réalisée que durant les premiers jours d'octobre.

Le départ prochain de Pierre Louis a donné l'occasion d'une grande réunion de famille. Euphémie, l'aînée des filles, est devenue religieuse sous le nom de sœur Agape, de la communauté Saint-Charles. Pour quelques jours, elle quitte le Vaucluse et l'école Saint-Charles de la commune de Pernes-les-Fontaines. Elle est hébergée par la communauté de Montbrison. On a choisi un notaire de Montbrison, M^e Antoine Rony¹⁹ pour recevoir la procuration nécessaire à la donation à venir. Elle va charger son frère Claude Prosper de procéder à toutes les formalités en son absence. Tout se passe en l'étude du notaire. Prosper avec Pierre Louis ont rejoint la religieuse. C'était le lundi 18 septembre. La procuration est donc signée en présence des témoins : Jean Corret, inspecteur de travaux et Jacques Beaujan, ouvrier menuisier. Il a bien fallu une journée pour accomplir cette formalité.

Mélanie, religieuse Saint-Joseph, est aussi venue vivre quelques jours à la maison familiale. Elle a quitté pour quelques jours son école de Boisset-lès-Montrond, dans le département de la Loire. Tout est prêt pour le départ du futur missionnaire.

Nous sommes arrivés aux dernières semaines de septembre. L'automne a doré les arbres feuillus. La vallée du Lignon a revêtu une belle parure pour accompagner son enfant qui la quitte. La famille s'est rassemblée dans la confiance et l'émotion. Nous laissons le curé Jean-Baptiste Montet nous décrire ce moment de l'adieu.

Le 21 septembre 1871 fut le jour des adieux à son vieux père, à sa bonne mère, à ses frères et à ses sœurs. À ce moment, il [Pierre Louis] se jette aux genoux de son père et lui demande, avec sa bénédiction, pardon des peines qu'il a pu lui causer... Il reçoit leurs bénédictions et leurs encouragements... Il est confié à la Providence.

Le curé a raconté cette scène des adieux avec beaucoup de réalisme. Il était peut-être présent. L'atmosphère devait être lourde, chacun retenait ses sanglots. Sans trop de publicité, le curé avait dû diffuser la nouvelle du départ du séminariste. On ne sait jamais si cette vocation tiendra. Le candidat missionnaire avait certainement échangé avec son curé et le jeune vicaire.

Entre plusieurs visites d'adieux, Pierre Louis prend le temps de ranger sa chambre dans la maison familiale. Depuis qu'il est habillé en soutane, il a droit à une pièce qui est devenue « la chambre de l'abbé ». Il lui reste certainement quelques livres d'études, des copies, des courriers personnels ; il ne peut pas tout emporter en Algérie. Là-bas il trouvera tout ce dont il a besoin. Il laisse quelques objets auxquels il était attaché, mais il sait qu'il lui faut tout quitter. Quelque temps sa chambre ne sera pas occupée, mais suivant les besoins, on l'utilisera en faisant mémoire de l'abbé. Bien des parents et des amis sont avertis de son départ, il se sent bien entouré et accompagné de leurs encouragements. Il en fait rêver certains. Avant le départ, il fait quelques recommandations, il laisse des consignes et pense que les parents seront bien entourés.

Le moment fixé pour le départ arrive. Un petit groupe accompagne le futur missionnaire. La première étape les conduira à Lyon. Le cheval tire le char à banc. C'est le petit matin. L'atmosphère est dense. La conversation est hachée. Pour quitter le hameau de Vaux, il faut grimper au village de Saint-Georges. Dans son cœur, Pierre Louis murmure en latin quelques phrases des psaumes. Il ne jette aucun regard en arrière, tous ses souvenirs sont dans son cœur. Pour rejoindre Lyon, il faut passer par Feurs et Sainte-Foy-l'Argentière. Arrivé à Lyon, le groupe rejoint une communauté retenue pour l'hébergement.

Dans son compte rendu, le curé Montet signale une halte près de la chapelle de Notre-Dame de

¹⁹ Voir procuration passée auprès de M^e Antoine Rony, notaire à Montbrison le 18 septembre 1871.

Fourvière. Il écrit : *et en passant à Lyon, après avoir fait une dernière prière à Notre-Dame de Fourvière* ²⁰. Depuis des générations, on aime venir prier la Madone. Depuis 1643, c'est une tradition de venir prier Marie. En ce temps-là, la peste régnait sur la région, les échevins sont montés supplier pour que l'épidémie s'éloigne ; les représentants de la cité furent exaucés. On venait donc confier joies et projets. Pierre Louis vient confier sa nouvelle orientation de vie. Il souhaite que son voyage à Alger se passe bien et qu'il trouve sa place dans la communauté des missionnaires. Dans l'antique chapelle, il suit des yeux les murs tapissés d'ex-voto. Ils sont la trace des vœux confiés à Marie. Des fondateurs d'ordre sont venus confier leur œuvre naissante. Marcellin Champagnat et Jean-Claude Collin sont venus confier leur intention de fonder une congrégation, c'était le 23 juillet 1816. M^{gr} Marion-Brasillac a fait la même démarche au moment d'ouvrir la communauté des missionnaires envoyés en Afrique, c'était le 8 décembre 1856. Pierre Louis n'est pas un fondateur d'ordre mais il entre dans cette tradition. Après ses dévotions devant l'antique statue de Marie, sur l'esplanade, il jette un coup d'œil sur le panorama unique qui s'offre à lui. À ses pieds la grande ville rayonne de toutes ses artères à partir de la cathédrale Saint-Jean. Sur sa gauche, la colline de la Croix-Rousse est la colline laborieuse, la colline des tisserands, les « canuts ». C'est là que se trouve la maison de formation, le séminaire qu'il a fréquenté pendant trois années. On peut penser qu'il a cherché à rencontrer l'un de ses formateurs. Il voit les deux fleuves qui s'unissent pour rejoindre la Méditerranée. Sur sa droite, il voit la gare ferroviaire qu'il va emprunter pour gagner Marseille et son port. Demain, ce sera le départ, nous ne savons pas s'il va retrouver des compagnons de voyage. Il quitte une terre familière, il connaît les derniers arrachements. À l'horizon, la chaîne des Alpes se détache.

Le curé Montet reprend la plume en écrivant : *il part inconnu pour cette terre d'Afrique.*

Le pionnier

Pierre Louis arrive au grand tournant de sa vie. Après une bonne nuit de repos, le futur missionnaire rejoint la gare ferroviaire de Perrache. Il fait enregistrer son bagage et embarque pour Marseille, gare Saint-Charles. À Lyon, le train vient de Paris, c'est la grande ligne PLM (Paris, Lyon, Marseille). Le train fait une pause de 16 minutes. Il repart pour Vienne. Pour le voyageur c'est le souvenir des martyrs de Lyon et de Vienne. De nouveaux paysages défilent devant lui. Il apprécie. Il y a de brefs arrêts à Valence, Montélimar et Avignon, puis c'est la gare Saint-Charles à Marseille. Il a eu quelques moments de méditation. Il pense à cette attirance qu'il a éprouvée en faveur des populations africaines qui ne connaissent pas le Dieu de Jésus-Christ. Il arrive à la réalisation de ce vœu qui a grandi dans son cœur. À Marseille, c'est aussi un arrêt qui est bien organisé. Quelqu'un, ami des missionnaires d'Afrique est à l'accueil. Tout est organisé pour la traversée maritime. Il a peut-être le temps de se rendre à la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde, la Major. Il en trouvera une réplique sur les sommets d'Alger. La bonne Mère veille sur lui. Marseille est une ville cosmopolite. Après avoir fait ses dévotions, le Forézien embarque sur le bateau. Cette fois il va couper avec la terre natale. Comme l'a écrit le curé Montet, c'est l'inconnu !

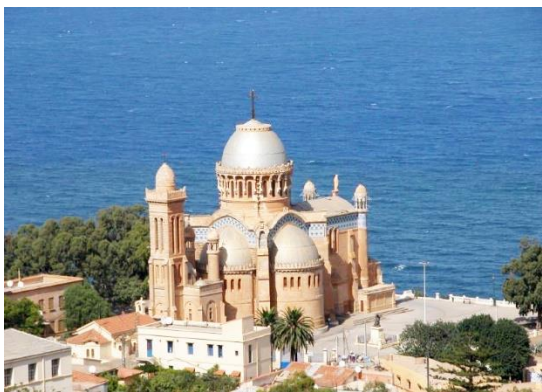
Sur le quai de la Joliette, Pierre Louis embarque sur un navire, probablement à voile. Suivant la classe de son billet, il rejoint le pont qui lui est réservé. Ses bagages sont là, il dormira blotti dans un hamac. Il participe aux repas servis par le personnel du bateau. Les voyageurs sont des militaires, des fonctionnaires et quelques Maghrébins. Depuis la colonisation de 1830, la circulation maritime a bien évolué. Dans son temps, c'est encore la navigation à voile. Il lui faudra plus de 36 heures de traversée. Il y a 740 kilomètres de distance entre Marseille et Alger. Nous n'avons pas de lettre relatant son point de vue sur cette traversée. Ce n'est pas encore la grande foule qui emprunte le bateau. Il a bien le temps de regarder le paysage et l'horizon. Il apprécie le bleu de la mer. Il va surtout se donner à la méditation, on espère que le mal de mer ne l'a pas trop accablé. Les couleurs du soleil couchant ou du soleil levant lui ont certainement permis de se joindre à la louange des psaumes de prière. Nous sommes au début de l'automne, dans la journée il a pu connaître la grosse chaleur, l'arrivée d'un zéphyr l'aura atténuée.

²⁰ Oeuvre déjà citée plus haut.

À quelques encablures des côtes, une tâche blanche grandit, Alger la blanche apparaît et sort de la brume. La ville attire le regard par sa couleur, par l'alignement de ses bâtiments.

L'accostage va accentuer le dépaysement normal. Il entend de nouveaux bruits, des voix criardes pour les manœuvres, de nouvelles intonations de voix. Là aussi, on peut penser que la nouvelle recrue est attendue et accueillie. Sans regret, il quitte le navire et s'avance vers l'inconnu. Il touche l'Afrique !

Pierre Louis arrive dans la ville d'Alger. En 1871, cette capitale compte autour de 60 000 habitants. En 1830, l'Algérie est devenue colonie française, la ville d'Alger a été prise par la marine française. Sa population a bien évolué. Cette population est surtout rurale, il y a peu de grandes villes. La colonie s'est développée par la pression, il y a eu des victimes et des souffrances. La population a résisté. La pression venait de la présence militaire et de l'administration coloniale. 86 000 militaires étaient présents à l'arrivée du futur missionnaire. Les colons occupaient les postes-clés, certains font « suer le burnous ». Notre Forézien découvre une ville à l'architecture panachée. Il trouve des bâtiments qui lui font penser à Lyon, à ses avenues bordées de beaux immeubles : lycées, palais de justice, administrations, commerces. En s'écartant du centre il découvre les ruelles mauresques : la Casbah, les souks, les cafés typiques et leur musique. Deux civilisations se côtoient.



Au printemps 1871, la Kabylie est entrée en rébellion. L'amiral Louis Henry de Gueydon est gouverneur général à Alger. Il est breton d'origine. En 1830, il avait participé à l'expédition de conquête. Il va réprimer sévèrement la révolte. Pierre Louis voit cela de la capitale. Il sent qu'il n'arrive pas dans un paradis. Le pays avait connu des famines, en particulier en 1866-1868. Elles ont fait 500 000 victimes.

Notre-Dame-d'Afrique

La ville d'Alger n'est pas touchée, mais les faits sont l'objet des conversations. Le nouveau venu peut accomplir le pèlerinage à Notre-Dame-d'Afrique, réplique de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille. La bonne Mère l'accueille. À l'intérieur de l'édifice, terminé en 1860, il peut découvrir peinte sur le mur de l'abside, la fameuse prière adressée à Marie : *Priez pour nous et pour nos frères musulmans*. Dans les premiers temps, l'invocation était inscrite aussi en langue arabe et en berbère.

L'édifice a été voulu par le deuxième évêque d'Alger, M^{gr} Louis Antoine Augustin Pavy. C'est un prêtre originaire de Roanne dans la Loire. Il faisait partie du clergé lyonnais. Il a été choisi comme évêque d'Alger. Monseigneur Lavigerie l'a remplacé.

Pierre Louis arrive dans une institution au début de sa croissance. Dans les premiers mois de sa présence en Algérie, l'évêque Lavigerie a eu le souci des habitants de toute l'Afrique. Il a vu plus loin que les limites de son grand diocèse. Ainsi en 1868, il écrit une première lettre pastorale. En voici un extrait éclairant :

Je vous bénis, enfin, vous, anciens habitants de l'Algérie que tant de préjugés séparent encore de nous et qui maudissez peut-être nos victoires. Je réclame de vous un privilège, celui de vous aimer comme mes fils, alors même que vous ne me reconnaîtriez pas pour père... Il est deux choses au moins que nous ne cesserons de faire et qui ne peuvent ni vous inquiéter, ni nous détourner de vous : la première, c'est de vous aimer et de vous prouver, en vous faisant du bien, la seconde c'est de prier pour vous...²¹

Dans cette lettre à ses diocésains, plus loin il précise son objectif :

En un mot répandre autour de nous les vraies lumières d'une civilisation dont l'Évangile est la source et la loi : les porter au-delà du désert, jusqu'au centre de cet immense continent encore plongé dans la

²¹ Voir Jean-Claude Cellier, *Histoire des missionnaires d'Afrique*, Karthala, 2008, p. 28.

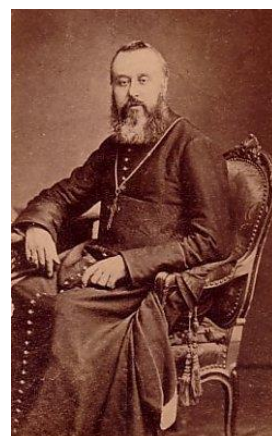
barbarie, relier ainsi l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples chrétiens, telle est dans les desseins de Dieu notre destinée providentielle...

Ces propos neufs viendront certainement aux oreilles de l'entourage du gouverneur et inspireront des craintes. Le prélat devra avancer avec prudence.

En 1868 il fonde la congrégation des Missionnaires d'Afrique, des prêtres qui partiront en mission auprès des populations qui ne connaissent pas l'Évangile. Le XIX^e siècle est une belle période de fécondité d'ordres religieux masculins et féminins. Aux origines, cette société missionnaire sera placée sous la protection du vénérable Geronimo. C'est une référence à un jeune Algérien du XVI^e siècle, converti au christianisme et martyr de la foi. Cette première appellation ne tiendra pas longtemps. Les missionnaires seront donc appelés « Pères blancs » ou « Missionnaires d'Afrique ».

Maison-Carrée

Voici notre Forézien transplanté en terre algérienne. Il est accueilli par ses responsables qui l'attendaient. L'évêque Lavigerie est installé dans le centre d'Alger. Pour la fondation de son institut, il va vite en besogne. En 1869 il a pu faire l'acquisition d'une propriété dans le quartier de Maison-Carrée. C'est dans la périphérie de la ville, à l'est. C'est un domaine de 600 hectares. Il y a déjà quelques bâtisses pour accueillir des résidents. Douze kilomètres le séparent du centre d'Alger. L'archevêque tire des plans pour son utilisation. Maison-Carrée c'est tout un quartier qui a son autonomie : son marché du vendredi est très fréquenté. Dans le secteur, il y a des cafés qui abritent les transactions. L'oued El Harrach partage les terres et les bois. Les Européens ont implanté une gare ferroviaire qui dirige les trains vers Constantine ou vers Oran. La rivière n'a pas un gros débit, mais il lui arrive de sortir de son lit et de causer de gros ravages.



Mgr Lavigerie

On a donné ce titre de Maison-Carrée à ce quartier en référence à un ancien fortin qui dominait le lieu, ses murailles avaient une forme de quadrilatère. En somme, un quartier partagé entre la partie haute et la partie basse où la place du marché s'est développée. Le quartier avait sa prison et une caserne où logeaient les soldats de la légion étrangère. En 1870, la population comptait 1 600 habitants. Sur les coteaux, les colons ont planté des vignes qui donnaient un excellent vin muscat. Le fondateur Lavigerie voulait ces terres agricoles pour en faire un terrain d'enseignement rural, c'est toujours son souci de former des personnes. En développant son projet d'implantation, il fait construire la maison de formation des futurs novices. On peut penser que Pierre Louis a été accueilli dans ce noviciat qui venait d'ouvrir.

Durant l'été 1871, M^{gr} Lavigerie s'est rendu en France pour tenter d'éveiller des vocations. Il venait de passer une dure période de dépression, peu de vocations avaient persisté et peu d'aspirants s'étaient présentés. Son institut comptait seulement 8 prêtres. Le 2 septembre, il était de retour à Alger. C'est le 3 octobre que Pierre Louis frappait à la porte. Il apportait du baume au cœur du fondateur. Le 18 octobre, le Forézien entra au noviciat²². Il n'avait guère eu le temps de faire du tourisme. Il a pu trouver du loisir pour expédier quelques courriers à la famille, au curé de Saint-Georges et aux amis du séminaire de Lyon.

Le curé Montet a été notre guide jusqu'à maintenant. Pour cette nouvelle tranche de la vie de Pierre Louis, le prêtre de Saint-Georges ne dit rien. Il connaissait peut-être des réactions du jeune missionnaire. Il n'a pas cru bon de nous laisser quelques communications. Une bonne distance sépare le curé du jeune apprenti religieux.

À pied d'œuvre

Les montagnes de Couzan sont bien loin. La rivière du Lignon coule à mille lieux. L'automne tombe sur le village de Vaux. Pierre Louis est dans un autre monde. Il l'a tant désiré. En cette fin de saison, la chaleur est encore forte en Algérie.

²² Renseignements fournis par le secrétariat des archives de la congrégation de Paris, 5, rue Roger-Verlomme, 75003.



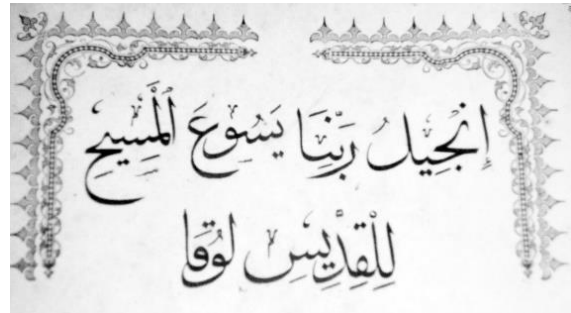
L'année 1872 sera une année bien chargée. Les études ont repris. Il rejoint le noviciat tenu par les pères jésuites. Le 21 janvier c'est la cérémonie de la prise d'habit, dans la sobriété. Une simple photo nous est parvenue. Le vêtement est constitué d'une gandoura blanche et comme coiffure une chéchia taillée dans du velours rouge. Ce sera dorénavant le costume du Forézien. Le désir du fondateur, exprimé dans sa lettre de juillet 1874, était de

se rapprocher des indigènes par toutes les habitudes extérieures, par la langue d'abord, par le vêtement, par la nourriture, conformément à l'exemple de l'apôtre Paul qui disait : Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous (1^{re} lettre aux Corinthiens 9,22).

Dans son approche du ministère de prêtre, il passe par l'étape de diacre, c'est le 16 mars. À l'image du premier diacre, saint Étienne, il reçoit la charge d'annoncer l'Évangile et de vivre une attitude de service pour les plus déshérités. Il peut prêcher à la messe et accueillir au baptême.

La cérémonie a lieu probablement dans la cathédrale d'Alger. Quelques mois plus tard, le 8 juin, M^{gr} Charles Lavigerie lui donne le sacrement de l'ordre. C'est le couronnement de sa marche. Il ne peut que regretter l'absence de sa famille. La correspondance donnera tous les détails à la famille. Il partagera ses sentiments. Ces précieux courriers ont malheureusement disparu.

Pour clôturer cette année féconde en événements, Pierre Louis va prononcer et signer son engagement dans la Société des missionnaires d'Afrique. Le 1^{er} octobre, la communauté est rassemblée sous la présidence du fondateur. En effet, il faut bien s'unir dans un même programme de la congrégation. C'est pourquoi l'archevêque a institué un serment prononcé devant la communauté. L'assemblée se réunit autour du supérieur. Sont là aussi ceux qui se sont déjà engagés à la congrégation. Peuvent aussi assister les aspirants à cet idéal.



L'Évangile écrit en arabe

C'est donc dans la basilique de Notre-Dame-d'Afrique que la cérémonie du serment se tient dans la prière. L'aspirant s'engage de son côté et la congrégation aussi. Elle le prend en charge pour toute sa vie et pour tous ses besoins. Voici le texte signé par Pierre Louis ²³ :

AMDG ²⁴

Moi, Pierre Louis Bouchand,

fais serment sur les Saints Évangiles de me consacrer désormais et jusqu'à la mort à l'œuvre des Missions d'Afrique selon les règles et constitutions de la société des Missionnaires séculiers, placés sous la protection de Notre-Dame-d'Afrique et du Vénérable Geronymo, et sous l'autorité et la dépendance de Monseigneur le Délégué Apostolique du Sahara et du Soudan.

Je promets et jure soumission aux supérieurs de la dite société pour tout ce qui concerne les emplois auxquels ils me nommeront et la manière de les accomplir selon les règles de la même société.

Je m'engage à vivre pauvrement, saintement et apostoliquement, autant que me le permettra la faiblesse humaine et de me consacrer tout entier au salut des pauvres Infidèles de l'Afrique.

Ainsi Dieu me soit aide et ses Saints Évangiles.

[signé] P L Bouchand

²³ Archivio Generale Missionari d'Africa, 01000 Roma, via Aurelia, 269.

²⁴ AMDG : *Ad majorem Dei gloriam, pour la plus grande gloire de Dieu*, c'est une des devises des pères Jésuites.

A. M. D. C.

— Moi, Pierre Louis Bouchand,
fais serment sur les saints Evangiles de me consacrer
deormais, et jusqu'à la mort, à l'œuvre des Missions d'Afrique
selon les règles et constitutions de la société des Missionnaires
séculiers, placés sous la protection de Notre-Dame d'Afrique et du
Vénérable Geronymus, et sous l'autorité et la Dépendance de
Monseigneur le Délégué Apostolique du Sahara et du Soudan.

Je promets et jure soumission aux Supérieurs de la dite
société pour tout ce qui concerne les emplois auxquels ils me
nommeront, et la manière de les accomplir, selon les règles de la même société.

Je m'engage en outre à vivre pauvrement, saintement et aposto-
liquement, autant que me le permettra la faiblesse humaine
et de me consacrer tout entier au salut des pauvres Infidèles de
l'Afrique.

Ainsi Dieu me soit aide et ses saints Evangiles.

P. L. Bouchand

Une rapide analyse de ce serment nous dit que le nouvel aspirant se place sous la direction du supérieur, pour l'occasion c'est M^{gr} Lavigerie, le fondateur. Pierre Louis se trouve dans les premières générations des nouveaux missionnaires. Il y avait un lien particulier entre le supérieur et notre Forézien. Le nouveau sujet se plaçait sous la protection de la Vierge Marie particulièrement attentive aux Africains. On évoquait aussi la protection du vénérable Géronymo. Il s'agit d'un Algérien originaire d'Oran, jeune converti au christianisme. Il fut mis à mort à Alger en 1569. Enfin, nous pouvons être sensibles à l'invitation à vivre un style de vie évangélique dans la pauvreté, la recherche de la sainteté et dans le zèle missionnaire. Les Infidèles ont eu droit à un « I » majuscule. On peut imaginer l'ambiance intense qui régnait au moment où Pierre s'engageait. Il voyait la réalisation de son élan généreux qui l'avait poussé à tout quitter pour l'annonce de l'Évangile.

Au milieu de toutes ses préoccupations, l'archevêque gardait son intention de trouver un chemin pour pénétrer en Afrique profonde.

Vers Tombouctou

Pendant des siècles, la renommée de Tombouctou s'est développée. On la nomme la « perle du désert », la ville aux sept portes d'or. Elle a suscité la convoitise de nombreux pionniers. Les colonisateurs cherchaient à prendre pied dans cette ville. On pensait qu'elle ouvrait toutes les portes sur beaucoup de richesses naturelles. Tombouctou est un carrefour incontournable. C'est le but mythique des explorateurs.

Le premier européen qui arrivera à pénétrer dans la ville est l'anglais Alexander Laing, en 1826. Mais il sera pris pour un marchand d'esclaves concurrent, c'est pourquoi il est assassiné. Un Français réussira l'exploit c'est René Caillé ²⁵. Tout jeune, il était déjà fasciné par cette ville. Il s'est mis en route à partir du Sénégal. Dans sa rencontre préalable à Saint-Louis du Sénégal, avec le gouverneur Roger, il rappellera les noms des pionniers qui ont échoué. Il nommera Paul Imbert, Vendéen du XVII^e siècle ; il avait bien réussi à entrer dans la ville, mais il avait été gardé comme esclave. Il y a eu les Anglais Horneman, Mungo, Paerk, Peddie, Campbelle, et le major Gray...

Après tous ces éclaireurs, René Caillé réussira en 1828. Il accomplira le trajet déguisé en mendiant. Il parlait arabe et il avait simulé une conversion à l'islam. Enfin, il touchera la récompense promise par un ministère français.

Pour rejoindre le Soudan et le centre de l'Afrique, l'archevêque Lavigerie choisit donc Tombouctou pour traverser le désert. Il continue de collecter toutes les informations possibles.

Il cherchait à implanter une communauté de missionnaires sur les franges du Sahara. Il était soumis à des hésitations. Son assistant, Félix Charmetant, cherchait aussi une issue. Or les pères Jésuites présents en Afrique depuis longtemps, avaient un poste à Laghouat, ils se préparaient à le quitter. Laghouat est une palmeraie au milieu du désert. Quelques rochers sont parsemés et font que cet oasis est d'une beauté sublime. L'altitude est de 750 mètres. La décision fut donc prise d'y envoyer des missionnaires. Pierre Louis était fraîchement disponible. Le père Félix Charmetant prit la tête de la communauté. Notre Forézien fut choisi accompagné du père Alfred Paumier, originaire du diocèse de Paris. La petite communauté s'installe ; dans la pensée du fondateur il était bon que le groupe soit constitué d'au moins trois membres. Ainsi, ils pouvaient s'épauler et vivre de beaux échanges. En premier lieu, Pierre Louis venait pour approfondir sa pratique de la langue arabe ; l'archevêque voulait que les missionnaires s'expriment entre eux en langue arabe. Le dimanche, quelques chrétiens se réunissaient dans l'oratoire. La semaine, il leur arrivait de prodiguer quelques soins infirmiers. Il ne fallait pas trop attirer l'attention des autorités militaires. Les responsables français craignaient le prosélytisme. Pour deux années, les missionnaires vivent une présence au milieu de la population algérienne.

²⁵ Voir : *L'Esclave de Dieu*, par Roger Frison-Roche, sur l'épopée de René Caillié, chez Arthaud, page 61.

L'archevêque poursuit sa recherche d'une ville d'où partirait une caravane de pionniers. Les autorités militaires françaises montrent leur réticence. Lavigerie a des contacts qui lui conseillent un départ de la cité de Metlili, on est toujours au bord du désert, au sud de l'oasis de Laghouat. La cité est située à 500 mètres d'altitude. Le 2 juillet 1875, les pères Paulmier et Bouchand quittent Laghouat pour s'installer à Metlili.

La vie de la Société des missionnaires est dispersée dans plusieurs directions. L'archevêque Lavigerie s'occupe de son diocèse et en même temps il soigne la Société missionnaire qu'il vient de fonder, il se tourne aussi vers la Tunisie pour installer une communauté. En 1874, un chapitre se tient pendant plusieurs jours, en 1875, le chapitre ne va durer qu'un seul jour. Des pères sont envoyés en Europe et au Canada pour recueillir quelque argent.

Une mauvaise nouvelle arrive de Saint-Georges-en-Couzan

Nous revenons au pays natal. À la maison familiale de Vaux, le père de famille vient de s'éteindre. Chargé de 73 années, Noël Pierre Bouchand quitte les siens. La famille se rassemble dans une belle ferveur. L'ancien maire est entouré de tous ses anciens administrés. Nous sommes le 29 septembre 1875. L'abbé Berthéas, vicaire, préside les funérailles dans l'église du canton. L'édifice est certainement bien rempli, l'automne éclate de tous ses ors. Un des enfants est absent : Pierre Louis est au loin sur la terre d'Algérie. Il apprend la nouvelle dans les premiers jours d'octobre, il réside encore à Metlili. Son archevêque lui adresse un message de sympathie. L'échange de courrier se termine par une lettre du missionnaire à son supérieur.

Voici le contenu de sa réponse ²⁶ :

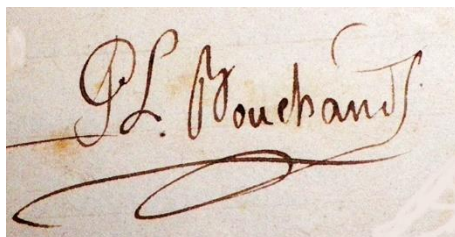
Laghouat 14 décembre 1875

Mon très révérend Père,

Arrivés depuis trois ou quatre jours à Laghouat avec le P. Paulmier j'ai trouvé ici votre trop aimable lettre en date du 3 décembre. Je vous remercie bien vivement des paroles que vous m'adressez pour me consoler de la mort de mon pauvre père, elles m'ont fait un grand bien, en me faisant comprendre plus fortement que je ne l'avais encore senti qu'au milieu de notre chère société j'avais retrouvé une autre nouvelle famille qui savait s'associer aux douleurs du moindre de ses membres et s'efforcer de les calmer. La mort de mon père m'avait vivement affligé, je m'étais cependant déjà résigné à la volonté de Dieu, parce que j'ai la douce confiance que mon père n'a fait que passer à une meilleure vie. [une ligne ou deux manquent...] paru permis de le faire pour quelques jours les caïds et différentes autres personnes de Metlili étant arrivées aussi aujourd'hui même à Laghouat, nous pensons que nous pourrions nous en retourner avec eux, à moins que nous ne recevions de vous autres ordres auxquels d'ailleurs nous sommes tous prêts à nous soumettre.

Agréez mon très révérend Père l'expression de ma plus filiale et respectueuse soumission en N.S.J.C.

Signé : P. Bouchand



C'est bien le mot de soumission qui résume cette lettre. Soumission à la volonté de Dieu à propos de la disparition de son père. Soumission à la décision de son supérieur au sujet du départ pour Tombouctou. Le jeune missionnaire fait part des échos qu'il a recueillis auprès des caïds et des responsables rencontrés.

Le 8 décembre, c'est la belle fête religieuse de Marie Immaculée, fête aussi de Notre-Dame-d'Afrique.

²⁶ Lettre photocopiée dans le dossier familial cité plus haut.

Pour la Société des missionnaires c'est un beau jour de confiance en l'avenir. La congrégation progresse, le fondateur donne le feu vert aux éclaireurs qui vont se lancer vers Tombouctou. Ils sont trois : Marie-Alfred Paulmier sera le supérieur, Pierre Louis Bouchand et Philippe Ménoret, du diocèse de Nantes, complètent la troupe. Ce jour de fête est un beau jour pour la préparation spirituelle. Avec ses frères de la mission, il confie le départ à la rencontre des populations d'Afrique, encore inconnues. Pierre Louis a connu les fêtes de confiance au pied de la chapelle de Fourvière, à Lyon.



Marie-Alfred Paulmier



Pierre Louis Bouchand



Philippe Ménoret

Puis il y a les préparatifs matériels :

Cette expédition était hautement risquée, sans qu'on puisse pour autant soupçonner M^{gr} Lavigerie d'avoir pris une décision à la légère. Pendant les mois qui précèdent le départ il se renseigne inlassablement, il lit les récits des voyageurs, fait interroger les guides de caravanes, se renseigne sur les dispositions des populations sahariennes et fait prendre des contacts avec les chefs traditionnels pour s'assurer de leur neutralité ou même de leur protection. Malgré ces précautions les risques sont considérables. Les immenses territoires du Sahara restent parcourus par des populations nomades souvent opposées les unes aux autres par des rivalités ancestrales, et traditionnellement portées à attaquer les caravanes de commerce. Les autorités françaises présentes depuis quelques années dans le sud algérien ne pouvaient en aucun cas assurer une totale sécurité dans un tel contexte. Le chef traditionnel et la population de Metlili sont, eux aussi, réticents à laisser partir les pères, mais ces derniers estiment avoir pris toutes les précautions possibles : il y a tout de même bien des caravanes qui circulent dans le désert et on ne peut pas indéfiniment remettre cette démarche apostolique entreprise au nom de la foi ²⁷.

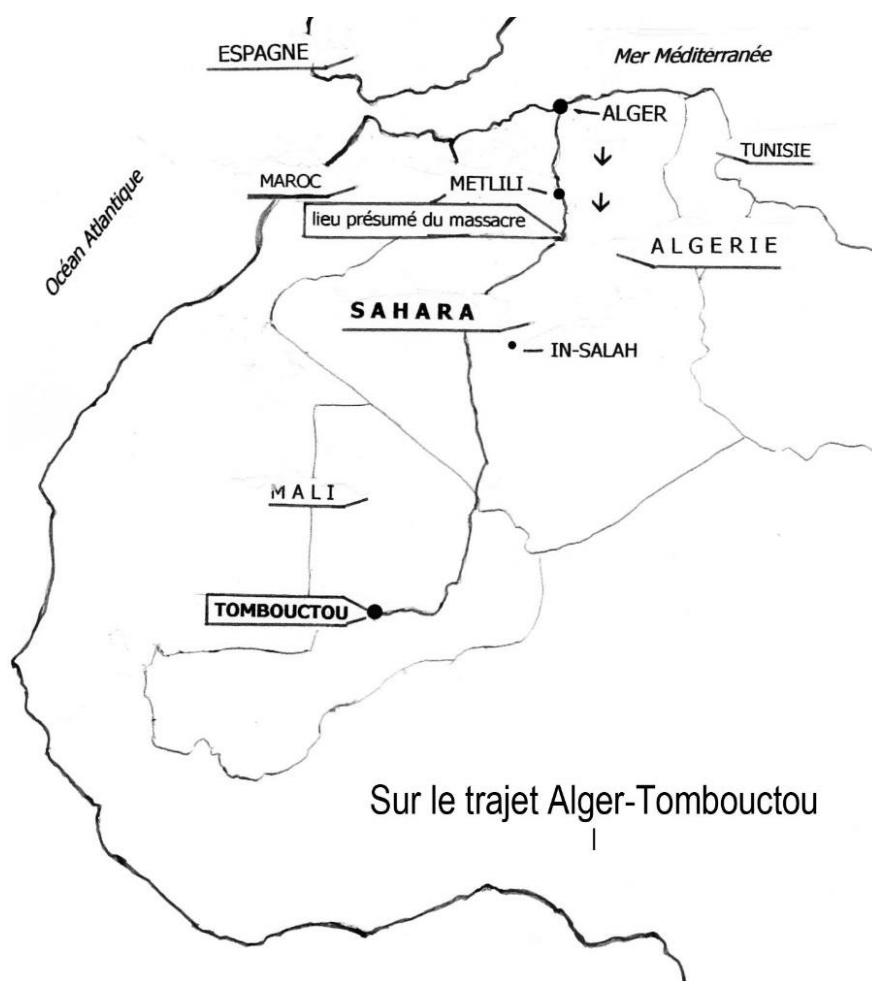
C'est ainsi que le père Cellier, historien de la Société, résume la situation, dans une étude actuelle.

Au matin du 14 janvier 1876, les pères se réunissent sous la direction du vicaire général de la Société, le père Francisque Deguerry. Ils chantent le cantique de louange : le *Te Deum*, puis ils rejoignent leurs guides et mettent le cap sur Tombouctou. Leur ami Félix Charmetant raconte les détails du départ :

Le R.P. Déguerry, supérieur des Missionnaires, avait voulu se rendre jusque sur les confins de l'Algérie, pour assister à ce départ de nos Pères pour le Soudan. Il revint profondément ému du spectacle qui lui avait été donné. Leur joie de marcher ainsi les premiers à la conquête de ce vaste empire du démon était indescriptible. Après s'être séparé d'eux et leur avoir donné le baiser d'adieu qui devait être le dernier, il les vit remonter joyeux sur leurs chameaux et entonner le Te Deum (à Toi

²⁷ Jean-Claude Cellier, *Histoire des missionnaires d'Afrique...*, op. cit.

Dieu notre louange...) avec tout l'enthousiasme de leur cœur généreux. Il écoute le chant de triomphe de ces vaillants soldats du Christ tant que l'écho de leurs voix put arriver jusqu'à lui. Son regard les suivit encore aussi longtemps qu'il put distinguer la caravane, jusqu'à ce qu'enfin elle eut disparu à ses yeux dans les profondeurs du désert ²⁸.



Dans les sables du désert

Dans le bulletin de la congrégation au mois de janvier, l'archevêque fait part du départ des pères pour l'Afrique centrale, il écrit :

Trois de nos missionnaires sont en ce moment chez les Touareg, en route pour Tombouctou, avec la résolution de s'établir définitivement dans la capitale du Soudan, ou d'y LAISSER LEUR VIE pour l'amour de la vérité ²⁹.

Soixante ans plus tard, un autre Père blanc, Augustin de Charette, revint sur les lieux en souvenir des pionniers. Il donne quelques détails sur la composition de la caravane. Il écrit :

Les trois Pères se trouvaient réunis à Metlili, dans les premiers jours de janvier 1876, pour les derniers préparatifs du départ. Dans cette oasis d'une rare beauté les missionnaires allaient et venaient, s'efforçant de mettre tout au point pour réussir. Leur confiance était grande ; celle des Chambaa de Metlili l'était moins. Depuis longtemps ils connaissaient la fourberie de leurs voisins Touareg et ne se fiaient pas à eux. Aussi le caïd Sliman, chargé d'administrer la tribu, exigea-t-il des Pères une lettre dans laquelle ils le déchargeraient de toute responsabilité. On la lui remit et les Pères n'attendaient

²⁸ Notice nécrologique adressée par le service des archives des Pères blancs de Paris, déjà cité.

²⁹ Cité par Félix Charmetant dans son billet nécrologique.

plus que les Touareg pour partir. Ils arrivèrent enfin et l'on se mit en route. Les Pères avaient avec eux, en plus des guides Touareg, trois probablement, trois Chambaa, dont l'un Hadj-bou Baker, très attaché aux Pères, voulut lui-même les suivre. Il laissait à Metlili sa famille, et une petite fille... Les deux autres étaient Ahmed ben Sania et Mohamed Domer, qui n'avaient pas une très bonne réputation. C'était donc toute une caravane qui se mettait en route : neuf voyageurs et une douzaine d'animaux, méhara et chameaux de bât...

Il est facile de se représenter ce que furent les journées de voyage, lorsqu'on a vécu avec les nomades du désert. Le matin de bonne heure, vers cinq heures, les Arabes qui dorment dans le sable sans tente, se réveillent et allument le feu. Ils se chauffent, boivent le thé et, quand le jour est venu, entre six et sept heures se mettent en route. C'est sans doute ainsi que firent les Pères. Dormant sous la tente, ils pouvaient prier, peut-être célébrer la sainte messe, puis prêts à partir avec les autres. Les premières heures de marche se font à pied, puis on se met en selle et on continue, faisant chaque jour de trente à quarante kilomètres, soit de six à huit heures de marche. La halte de la nuit, comme l'heure d'arrivée, est fixée par l'emplacement des pâturages et des puits³⁰.

Nous laissons les propos du père de Charette tels qu'ils nous sont parvenus, sans porter de jugement. Nous aimerions décrire la beauté des paysages à l'infini, la grande qualité du silence, la transparence de la lumière au matin et au couchant. Du haut de leurs chameaux, les Pères ont pu chanter la gloire de Dieu, admirer les étendues de sable fouettées par le vent. Il y a de la vie dans le désert. Mais nous arrivons au drame.

La fin tragique...

Ce sont les Touareg qui ont exécuté leur plan meurtrier. Dans leur cœur, l'appât du gain avait mûri ainsi qu'une haine de l'Européen colonisateur et un sentiment de rancœur envers la foi des occupants. Deux Chambaa prirent la fuite. Le troisième, ami des Pères, Hadj bou Baker, mourut sous le fusil, les Pères par le sabre. Le sable recueillit leur sang offert pour l'annonce de l'Évangile. Les tueurs brûlèrent les corps, les livres et les objets... Une odeur âcre a plané sur place ainsi qu'une fumée hésitante. Dans cette cathédrale de silence, ils reposent. Tombouctou est encore bien loin...

Un complément d'information nous est parvenu au cours de la rédaction de ces pages. C'est le père Richard qui a mis par écrit les témoignages qu'il a recueillis quelques années après le massacre. Trois ans exactement. Il avait envoyé deux émissaires pour enquêter sur les lieux du crime. Voici le résultat. Nous sommes toujours dans le trajet de la caravane qui part en direction de Tombouctou :

Les Pères et leurs compagnons venaient de déjeuner, joyeux ensemble comme de coutume. Cependant, la mort des premiers avait été arrêtée pour ce jour-là. Les Touareg se partagèrent les Pères. Le P. Paulmier marchait un peu en avant de la caravane en compagnie d'El-Ouhiny. Les Pères Menoret et Bouchand venaient à une certaine distance en compagnie d'El-Mounir et d'Idda. El-Ouhiny, tout en causant avec le P. Paulmier, tirait son sabre, le faisant admirer, puis, le faisant vibrer d'un tour de main, en frappa le Père à la tête. Le Père tomba. La partie supérieure de la tête, depuis la naissance du nez, était retombée à quelques pas du cadavre. Ce fut le signal pour les autres. El-Mounir, saisissant son pistolet, le déchargea sur le P. Bouchand, qui tomba mort. Le P. Menoret, frappé en même temps par Idda d'un coup de « drahia » (poignard) ne mourut pas sur place. Il se releva, voulut fuir, mais tous les Touareg le rejoignirent, frappant à coups de sabre et de poignard, jusqu'à ce qu'il tombât enfin. Il n'était pas mort. Pour l'achever, on lui coupa la gorge. Restait le Chammbi : celui-ci marcha encore quelque temps avec les Touareg, qui ne voulaient pas le tuer. Mais un raoui, dont le cousin avait été tué l'année précédente par les Chaamba de Metlili, et qui était en compagnie des Touareg, voulut se venger à lui seul. Ce fut dans l'après-midi qu'il massacra impitoyablement El-Hadj Bou-Beker, bien loin des Pères³¹.

³⁰ Voir : *Annales de la Propagation de la foi*, Lyon, 1940-1943, tome 113, article : « Avec les Pères Martyrs au Sahara en 1876 », p. 119 et p.122.

³¹ Extrait de la revue *Grands Lacs* // 29,30 mars 1937, pages 314-315

L'événement reste caché

La communauté des Pères blancs de Metlili est dans l'attente ; de son côté l'archevêque prie au milieu de ses nombreuses occupations. On attend des nouvelles, puis le carême commence. Les deux Chambaa épargnés lors de la tuerie reviennent à Metlili. Leur silence fait peser le doute. Enfin, le massacre est découvert. **C'est seulement le 13 avril** que la nouvelle parvient à Alger. L'archevêque célébrait le Jeudi Saint. Malgré sa peine, il entre dans la prière de louange du *Te Deum*. Le lundi de Pâques suivant, il rassemble les missionnaires présents à Alger, ensemble ils chantent la prière de louange en latin. L'ami Félix Charmettant rapporte les renseignements qu'il a pu recueillir :

Des chasseurs d'autruches, appartenant aux tribus qui avoisinent In Salah, ont retrouvé leurs corps à plus de trente journées du littoral sur les confins sud du Sahara. Tout porte à croire que ce sont les Touareg noirs ou Isghers, les plus barbares de tous, qui les ont massacrés. Nous ne connaissons pas encore tous les détails qui ont accompagné leur mort, mais nous savons qu'ils ont été tous trois décapités. Leur guide a été tué avec eux mais d'une manière différente. Il était criblé de blessures, sans doute parce qu'il a voulu vendre chèrement sa vie ; mais sa tête n'était pas séparée du tronc. Quant à nos bienheureux frères, leurs corps ont été trouvés à demi couchés les uns sur les autres, comme s'ils s'étaient rapprochés pour s'absoudre mutuellement au moment suprême du sacrifice, ou agenouillés pour recevoir les coups de leurs bourreaux. Le traitement différent infligé au guide et à nos trois missionnaires indique que ceux-ci ont été massacrés à cause de leur qualité de chrétiens, car dans les habitudes musulmanes, la tête n'est pas tranchée à un mahométhan : ce supplice est réservé au chrétien quand il est mis à mort en haine de sa foi ³².

C'est au mois d'avril, quelques jours après les événements, que le père Charmettant écrit ce qu'il a recueilli sur place. Nous accueillons son témoignage sans porter de jugement.

Une dernière fois, nous citons les paroles du curé Montet, c'est son point de vue sur la mort de Pierre Louis :

... il est parti inconnu pour cette terre d'Afrique où il a le bonheur de mourir martyr à l'âge de vingt-huit ans. Martyr à vingt-huit ans... C'est bien vite aller au ciel !

À cette nouvelle que j'avais la douloureuse mission d'annoncer à ses bons parents, la pauvre mère a été triste, mais heureuse – Triste, car elle est mère... Et Marie, mère des douleurs, n'a-t-elle pas été triste ? – Mais heureuse, car son fils est martyr : et comment ne pas être heureuse après la lecture des touchantes lettres de M^{gr} l'Archevêque d'Alger ? Aussi au milieu de douces larmes, quelle sainte joie !...

Et son vieux père... Depuis six mois il n'est plus... Ah ! Comme il eût tressailli de joie à cette nouvelle, lui qui l'avait béni à son départ, lui qui l'avait encouragé dans sa sainte vocation, lui qui blâmait quiconque s'opposait à la mission sublime de son fils. Déjà sur son lit de mort, en savourant les versets des saintes Écritures, il était fortifié par la pensée de son fils travaillant sur la terre d'Algérie au salut des âmes ; car il lui avait dit, comme le père de sainte Chantal à sa fille : « Allez, mon fils, où Dieu vous envoie, et s'il arrivait que je ne vous visse plus en ce monde, je mourrai content de vous savoir en la maison de Dieu. »

Heureuse famille !... Plus heureux martyr !...

Nous accueillons ces propos qui datent de l'époque des faits (1876), ils sont le reflet des pensées du fidèle curé qui était très attaché au jeune missionnaire qu'il avait certainement encouragé. Le curé Montet fait allusion aux lettres envoyées d'Alger. En effet, le 4 mai 1876, l'archevêque a pris sa plume pour s'adresser aux familles des trois missionnaires tombés dans les sables du Sahara. Dans sa lettre, M^{gr} Lavigerie exprime ses sentiments devant l'échec apparent de cette première initiative missionnaire. Le fondateur dit surtout ce qui l'attachait à ces jeunes pionniers. En voici quelques extraits :

³² Note nécrologique déjà citée plus haut.

Nous avons enfin obtenu la certitude heureuse et cruelle que vous désiriez et que vous redoutiez également. Les lettres que vous écrit le Supérieur de nos missionnaires ne peuvent plus nous laisser de doute : vos fils ont souffert la mort pour la cause de Dieu !

Vos cœurs, éclairés par la foi, ont tressailli sans doute d'une joie sainte, et vos yeux cependant ont versé des larmes. Ce n'est pas moi qui accuserai ces larmes de faiblesse. Marie a pleuré Jésus sur le Calvaire et Jésus a pleuré Lazare parce qu'il l'aimait. Comment pourrai-je défendre à un père, à une mère de pleurer leurs fils ? Le vous dirai-je d'ailleurs, je ne le pourrais pas sans me condamner moi-même. Ce premier déchirement de la nature, je l'ai ressenti comme vous, car ils étaient mes fils en même temps qu'ils étaient les vôtres ! Vous les aviez engendrés à la vie, je les avais engendrés au sacerdoce. Dieu s'était servi de vous pour les donner à la terre, il a daigné se servir de moi pour les donner au martyr et au ciel...³³.

L'archevêque fait mémoire de l'ordination de ces jeunes prêtres et de l'élan missionnaire qui les animait, il poursuit :

Ce qui vous a séduits dans cette mission, leur disais-je, ce sont les périls même qu'elle présente plus qu'aucune autre mission de la terre. L'Afrique dans ses profondeurs encore mal connues est, on le sait néanmoins, le dernier asile des barbaries sans nom, de l'abrutissement, en apparence incurable, de l'anthropophagie, du plus infâme esclavage... Vos fils m'écoutaient et à ces paroles terribles pour la nature l'éclat divin du sacrifice illuminait seul leurs regards.

Dans cette longue missive, l'archevêque ne manque pas de citer la sentence de saint Cyprien, évêque de Carthage : « Le sang des martyrs est semence des chrétiens. » Il laisse aussi une place à la possibilité du pardon :

Déjà, lorsqu'ils ils tombaient sous les coups de leurs bourreaux, avec la joie divine de leur pardonner et de mourir pour eux, la troupe glorieuse des martyrs leurs devanciers et leurs modèles préparait la couronne que maintenant ils ont reçue.

Très vite, l'archevêque et le vicaire général de la société entreprennent des recherches pour obtenir des précisions sur le lieu et les circonstances du drame, et pour recueillir les dépouilles des pères assassinés³⁴. Nous venons de voir comment la Congrégation et la famille ont accueilli la nouvelle du départ de Pierre Louis. La famille est dans le recueillement et dans la période du deuil. La congrégation est dans la réflexion et recueille les souvenirs. Les autorités civiles sont montées contre l'archevêque qui n'a pas tenu compte de leurs mises en garde.

Dans la société la nouvelle se répand.

Dans la presse locale, c'est le *Journal de Montbrison* qui répand la nouvelle. Dans l'exemplaire du dimanche 14 mai 1876, nous remarquons un entrefilet. Entre l'annonce du décès d'un sous-officier, maire de la commune de Saint-Sixte dans le département de la Loire et l'annonce d'une tentative d'évasion à la prison de Bellevue à Saint-Étienne, on peut lire : *La nouvelle de la mort du P. Bouchand du diocèse de Lyon et de deux autres prêtres français mangés par les sauvages à l'intérieur de l'Afrique a été aujourd'hui confirmée.*

D'autres journaux se feront l'écho de cette nouvelle en ces mêmes termes. La semaine suivante, dans le numéro du 21 mai, la rédaction du *Journal de Montbrison* apporte des précisions. En voici le relevé :

Nous avons annoncé que des missionnaires d'Alger avaient été massacrés dans le désert par les sauvages. L'un d'eux, le P. Bouchand, était notre compatriote, il était de Saint-Georges-en-Couzan. Une lettre de la mission d'Alger adressée au père de l'un d'eux, M. Paulinier [en fait M. Paulmier], confirme ainsi ce douloureux événement :

« Votre fils se rendait, comme vous le savez, à Tombouctou, avec deux de ses confrères de la

³³ *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, année 1909, septembre, article : « Les trois Martyrs du Sahara », p. 334-340.

³⁴ Jean-Claude Cellier, *Histoire des missionnaires d'Afrique...*, op. cit., p. 110.

mission, les P.P. Ménoret et Bouchand, pour pénétrer de là plus tard dans le pays des nègres idolâtres, but ultime de leur voyage. Partis dans le commencement du mois de décembre dernier [en fait au début de janvier], ils ont d'abord fait sans encombre la première partie de leur voyage. C'est seulement dans le pays des Touareg, à près de trente journées du littoral, qu'ils paraissent avoir été arrêtés dans leur route.

Nous ne connaissons pas encore tous les détails qui ont accompagné leur mort ; mais nous savons seulement par des témoins dignes de foi qui ont vu leurs restes sanglants, qu'ils ont tous trois été décapités sur les confins du Sahara, et en dehors de la route des caravanes. On suppose que ce sont les Touareg noirs qui les ont mis à mort. Leurs corps ont été retrouvés à demi couchés les uns sur les autres, comme s'ils s'étaient rapprochés et agenouillés pour recevoir les coups de leurs bourreaux. La tête étant complètement séparée du tronc. Leur guide qui était un Arabe musulman du Sahara, a été tué avec eux, mais d'une manière différente. Son corps a été criblé de blessures, sans doute parce qu'il a voulu vendre chèrement sa vie.

Vous savez que nos trois Pères étaient établis depuis plusieurs années dans le nord du Sahara. Ils y soignaient les malades et y exerçaient tous les offices de la charité, et ils étaient aimés et respectés des populations qui les environnaient. C'est même là ce qui avait amené leur départ pour Tombouctou. Des Touareg qu'ils avaient soignés et guéris les avaient invités avec insistance à se rendre dans leur pays.

J'espère pouvoir vous donner bientôt d'autres détails. Le R.P. Déguerry, notre supérieur, à peine les dernières nouvelles reçues, a voulu partir, malgré les dangers du voyage, pour recueillir les reliques de nos martyrs, ne voulant laisser à personne l'accomplissement de ce devoir sacré. Il ne sera guère de retour à Alger avant deux mois. Dès qu'il sera de retour, il vous écrira lui-même et en attendant il m'a demandé de le faire en son nom pour vous donner ces détails. »

Les retombées après le massacre.

L'archevêque Lavigerie, dans sa lettre aux familles, nous fait part de l'effet produit sur les jeunes missionnaires de sa congrégation naissante. Il écrit :

... l'effet produit sur tous leurs frères, les Missionnaires africains d'Alger, par la première annonce de leur fin bienheureuse, si vous aviez entendu leurs voix vibrantes d'enthousiasme et de foi, chanter en chœur l'hymne d'Augustin et d'Ambroise, ce même hymne que vos fils chantaient en allant au-devant du martyr. Et, le Te Deum chanté, tous juraient de se sacrifier pour une terre qui avait bu le sang de leurs frères, tous demandaient à les suivre dans le combat...

Voyons l'effet produit auprès de la société civile. C'est l'historien de la Société, le père Cellier, qui prend le relais. Il écrit :

C'est en février 1879 seulement (trois ans après le massacre) que le père Richard, à Ouargla, finit par obtenir des informations plus précises. Il se rend alors sur le lieu indiqué avec quelques Chaamba et y retrouve des ossements, des restes de livres brûlés et un morceau de pierre d'autel, reliques qu'il fera porter à Alger. Quant aux circonstances du drame, les témoignages recueillis au cours de ces mois de recherche se recourent pour dire que l'attaque était venue du cœur même de la caravane, les Touareg ayant exécuté les pères et les autres caravaniers, sans doute à la fois pour assouvir des vengeances et par appât du gain.

Alors que ces pénibles recherches se poursuivent, cette fin tragique de trois missionnaires dans le Sahara provoque assez rapidement, en Algérie et en France, un ensemble de réactions qui créent une situation difficile pour la Société et son fondateur. Les autorités militaires insistent sur la témérité de cette entreprise, comme pour se dégager de toute espèce de responsabilité. À Paris, les milieux anti-religieux, dans la presse notamment, attaquent l'archevêque et dénoncent avec virulence ses entreprises et son prosélytisme qui mettent en danger la paix intérieure dans la colonie d'Algérie ³⁵.

³⁵ Jean-Claude Cellier, *Histoire des missionnaires d'Afrique...*, op. cit., p. 110 et p. 111.

Ce père Richard a donc fait rapatrier ces reliques à Alger, au centre de la Société des missionnaires d'Afrique. La gandoura du père a fait l'objet d'un partage et d'une distribution entre les membres de la famille en métropole. C'est certainement un Père blanc qui est venu à Saint-Georges-en-Couzan pour rencontrer la famille et peut-être le clergé de l'époque. Nous n'avons qu'un cliché d'un fragment de ce tissu conservé dans une des familles. C'est le seul qui a été répertorié. Nous ne savons pas à quelle époque précise a eu lieu la distribution.



Fragment de la gandoura de Pierre Louis Bouchand

Du côté des missionnaires, cinq ans après le massacre, une nouvelle caravane se mit en route pour l'Afrique centrale. Trois pères volontaires se préparèrent pendant des mois. Ils se dirigeaient vers le Soudan en partant de Ghadamès. Ce sont les pères Richard, Morat et Pouplard. Le 18 décembre 1881, ils quittent Ghadamès conduits par des guides Touareg. Deux jours plus tard, ils sont massacrés par ces mêmes guides. Le même scénario se reproduisait. Cela n'a pas empêché le développement de la Société. Elle est aujourd'hui bien implantée en Afrique.

Il reste une stèle

Dans les sables du désert, il reste une stèle. Le père blanc Augustin de Charette décrit l'endroit où se dresse le monument-souvenir. C'était en octobre 1939 :

... au bord de la piste qui de Ouargla rejoint In-Salah, et la surplombant légèrement, la coupole du marabout de Sidi Abd-el-Akem se dessinait toute blanche. Le panorama qui paraissait devant moi était féérique. Pourtant je n'y prenais qu'à peine garde, cherchant la tombe que je savais être là quelque part, rappelant le martyr de trois de mes confrères, il y avait soixante-trois ans.

Soudain, elle m'apparut au milieu d'un petit cimetière, où avaient reposé aussi il y a plusieurs années les restes de deux officiers morts dans ces parages. Un monument très simple, une base carrée d'environ 1 m 50 de côté, une stèle de 0,90 et, la surmontant, une croix de fer forgé : le tout mesurant peut-être deux mètres de hauteur. Sur la stèle une inscription :

A la sainte mémoire des RR.PP.
Paulmier, Bouchand et Ménoret
massacrés au Sahara (Janvier 1876)³⁶.

Il n'a pas été possible d'obtenir une photo de ce monument-souvenir.

³⁶ Voir article cité plus haut, de Charette, *Annales de la Propagation de la foi*, tome 113, volume 1940-1943, septembre-octobre 1941, page 119.

La famille élargie est touchée...

C'est d'abord la famille des séminaristes de Lyon. Par la presse, ils ont appris l'annonce du massacre de Pierre Louis et de ses amis. Cette annonce a provoqué une grande émotion. Notre Forézien n'était pas oublié des enseignants. Le professeur, M. Denavit, en fit part dans son écrit sur l'histoire du grand séminaire Saint-Irénée. Pour l'établissement, c'est un événement qui témoigne du rayonnement du séminaire. Voici ces lignes :

Enfin, le Séminaire Saint-Irénée, dans le contingent qu'il a fourni aux missionnaires d'Alger, ceux du cardinal Lavigerie, s'honore de compter un martyr : Pierre Louis Bouchand, né à Saint-Georges-en-Couzan le 15 avril 1848, et parti pour l'Algérie en 1872 fut massacré en 1876 avec deux autres missionnaires, lorsqu'il se rendait au centre de l'Afrique. »

Huit ans après la mort tragique de son fils, la maman le suivit. Elle quittera ce monde le 12 avril 1884. Elle était entourée de la famille de sa fille Magdeleine Goutte. Depuis quelques années, elle habitait chez sa fille à Saint-Étienne, dans le quartier de Beaubrun, rue Denis-Épitalon où son gendre Claude était passementier. Une vie bien remplie avec une belle fécondité !

Au village, bien plus tard, la communauté chrétienne a voulu garder une trace de ce missionnaire issu de ses rangs. Sur la plaque mortuaire des combattants morts pendant le conflit de 1914-1918, dans l'église paroissiale, on a fait rajouter le nom de Pierre Louis. Ainsi, il ne sera pas oublié. C'était une façon d'honorer cet enfant du pays.

La Congrégation rassemble les reliques

Nous avons déjà fait mention du premier travail du père Richard qui a recueilli les restes calcinés sur le lieu du massacre. Tout ce qui a pu être récupéré a été transporté dans une chapelle d'Alger. Puis la deuxième étape fut Carthage. C'était aussi un centre de la Congrégation. Dans les premiers siècles de l'Église primitive, les communautés chrétiennes étaient florissantes aux II^e et III^e siècles, au temps de l'évêque Cyprien. La décadence de l'Église a suivi celle de l'Empire romain. L'archevêque Lavigerie voulait garder ce lien. Il avait établi des lieux de présence. Puis la Tunisie a connu la décolonisation, c'est pourquoi la Congrégation a fait rapatrier à Rome les reliques des missionnaires tombés au service de la foi. Ces restes sont rassemblés au siège de la maison généralice, sur la via Aurelia. Ce regroupement a eu lieu en 1964. Les restes du fondateur ont rejoint ce lieu de souvenir. L'endroit est sobre et recueilli.



Crypte de la maison généralice des Pères blancs à Rome

La série ne fait que commencer

Nous l'avons déjà noté, une deuxième caravane s'est mise en route à la suite de Pierre Louis et de ses compagnons. L'objectif est toujours de joindre le centre de l'Afrique. Cette nouvelle caravane connaîtra le même sort que les premiers au bout de deux jours de voyage seulement. C'était en 1881, cinq ans après le premier massacre. Le 1^{er} décembre 1916, c'est le frère Charles de Foucauld qui est massacré à l'entrée de son ermitage de Tamanrasset, toujours au Sahara. Depuis des années, il vivait dans cette oasis, il aurait pu être épargné car il profitait d'une estime considérable.

Nous restons en Algérie, avec le départ tragique du frère mariste Henri Vergès ; sa congrégation est originaire de Saint-Chamond, dans la Loire. Il accueillait des jeunes étudiants dans une bibliothèque. Une religieuse assomptionniste a connu le même sort, elle exerçait le même accueil. Ces religieux participaient au dialogue interreligieux. Ils ont perdu la vie le dimanche 8 mai 1994. L'année 1996 fut terrible. Dans leur monastère de Tibhirine, les sept moines cisterciens furent massacrés au mois de mars, le 24 ou le 25. Le film *Des hommes et des dieux* décrira la vie fraternelle de ces moines avec la population musulmane voisine. La même année, c'est l'évêque d'Oran, M^{gr} Pierre Claverie qui sera éliminé avec Mohamed son chauffeur. L'assassinat eut lieu après le passage à Alger du ministre français des Affaires étrangères : Hervé de Charette. C'était le soir du 1^{er} août. Pour leur part, les Pères blancs ont connu 9 décès en Algérie. Avec les 6 disparus dans les deux premières caravanes, la Congrégation a perdu 15 de ses membres.

*

* *

Ainsi se ferme le livre de la vie d'un Forézien des montagnes du Soir. Pierre Louis Bouchand a été façonné par cette terre et par cette culture rurale. Dans sa générosité, il est parti poussé par son idéal. Il est parti les mains nues. Il voulait proposer la foi qui l'avait façonné. Nous l'avons côtoyé sur ces terres du Forez et d'Algérie. Son guide était l'archevêque Charles Lavigerie, celui-ci voulait rencontrer l'âme africaine et lui annoncer la foi chrétienne. Le fondateur arrivait en partie protégé par la présence coloniale, mais sa vision était plus large. Il voyait l'obstacle de l'esclavage et s'était engagé pour le combattre. Il cherchait à pénétrer ce monde inconnu. C'est notre fierté de Forézien de savoir que Pierre Louis a fait partie de la première caravane mais son objectif était tout autre que celui des explorateurs. Emporté à la fleur de l'âge, il nous laisse le témoignage d'un homme qui n'avait qu'une seule ambition, celle de servir en aimant. Les sables du Sahara, dans leur silence, gardent les traces de son bref passage.

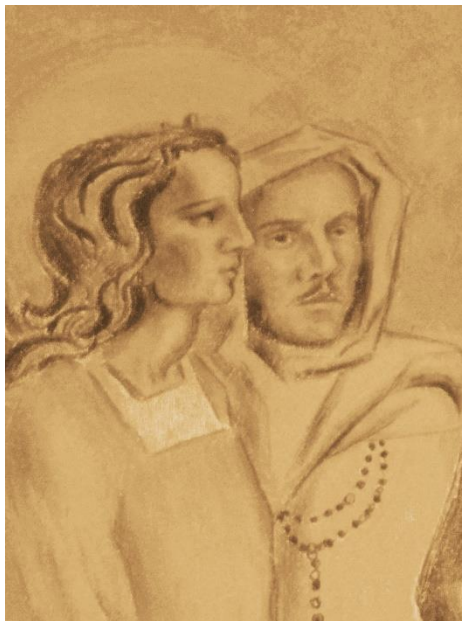
14 mars 2017



Pierre Louis Bouchand

Chronologie de Pierre Louis Bouchand

1829, le 15 février	:	mariage des parents : Noël Pierre Bouchand et Jeanne Gorand à Saint-Georges-en-Couzan.
1848, le 15 avril	:	naissance de Pierre Louis au hameau de Vaux, 12 ^e enfant.
1860-1867	:	études au petit séminaire de Verrières (Loire).
1867	:	études de philosophie au séminaire d'Alix (Beaujolais).
1868-1871	:	études au grand séminaire Saint-Irénée à Lyon (La Croix-Rousse).
1869, le 21 mai	:	tonsuré au service du diocèse de Lyon.
1871, le 19 janvier	:	ordres mineurs au séminaire de Lyon.
1871, le 3 juin	:	sous-diacre au séminaire de Lyon.
1871, le jeudi 21 sept.	:	départ pour Alger pour le séminaire des Missionnaires d'Afrique.
1871, le 3 octobre	:	arrivée à Alger.
1871, le 18 octobre	:	entrée au noviciat.
1872, le 16 mars	:	diacre à Alger.
1872, le 8 juin	:	prêtre à Alger.
1872, le 1 ^{er} octobre	:	serment dans la Congrégation des Pères blancs.
1872, le 22 octobre	:	en étude et en service à Laghouat.
1875, le 2 juillet	:	en service à Metlili.
1875, le 28 septembre	:	décès du père, Noël Pierre âgé de 73 ans, à Saint-Georges-en-Couzan.
1875, le 14 octobre	:	Pierre Louis apprend le décès de son père.
1876, le 14 janvier	:	départ pour Tombouctou.
1876, le 20 janvier	:	mise à mort près d'El-Goléa, dans les sables du Sahara.
1876, le 13 avril (Jeudi Saint) :	:	à Alger, M ^{gr} Lavigerie apprend le décès des trois missionnaires.
1876, le 15 mai	:	la famille apprend le décès de Pierre Louis.
1884, le 12 avril	:	décès de Jeanne Gorand, mère de Pierre Louis, à Saint-Étienne chez sa fille Magdeleine Goutte.



Pierre Louis Bouchand

(détail de la fresque du R.P. Couturier, chœur de la chapelle du collège Victor-de-Laprade)

Cahiers de Village de Forez n° 159

Siège social : Centre social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Directeur de la publication : Joël Jallon

Responsable de la rédaction : Joseph Barou

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **centre social** de Montbrison.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allezina, Gérard Aventurier, Daniel Baby, Marie-Claude Baby, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Pascal Chambon, Jean Chassagneux (+), Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, André Guillot, Joël Jallon, Bernard Laroche, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Pierre-Michel Therrat, Marie-Claudette Thévenet-Merle, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2017.

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison

ISSN - 0241 - 6786